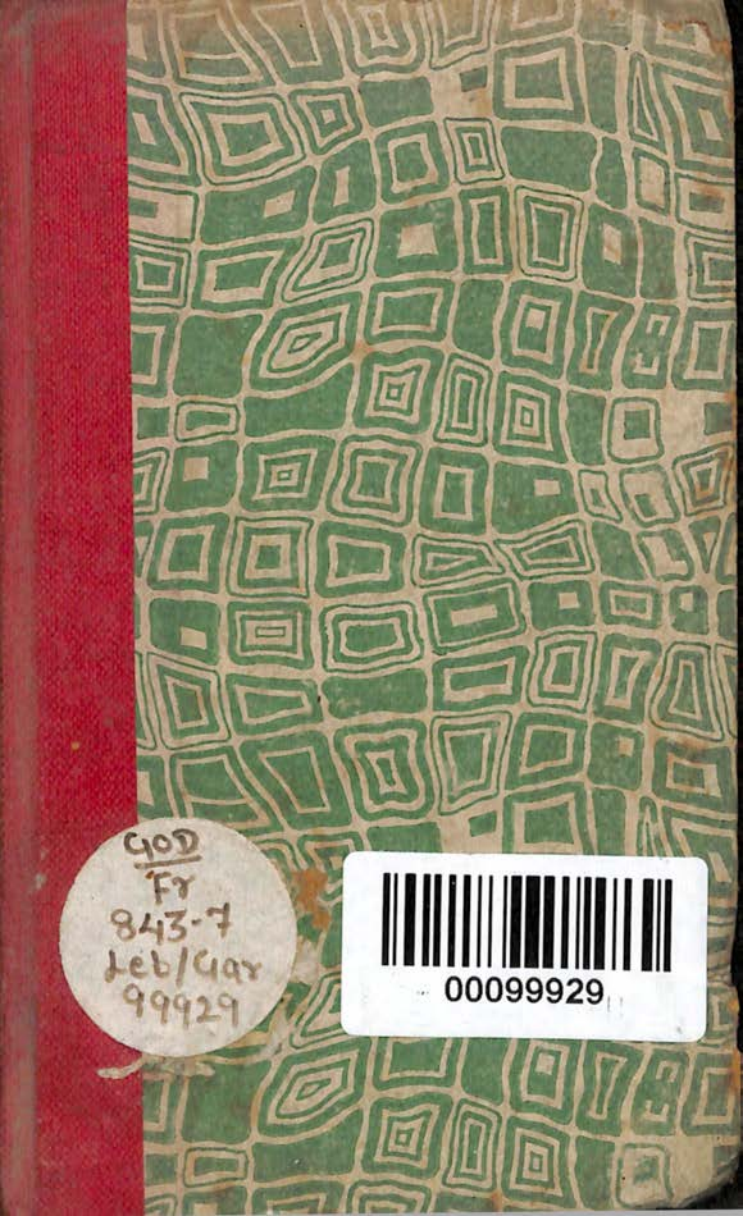

GOD
Fr
843-7
Leb/Gar
99929
00099929

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

LE
GARÇON SANS SOUCI.

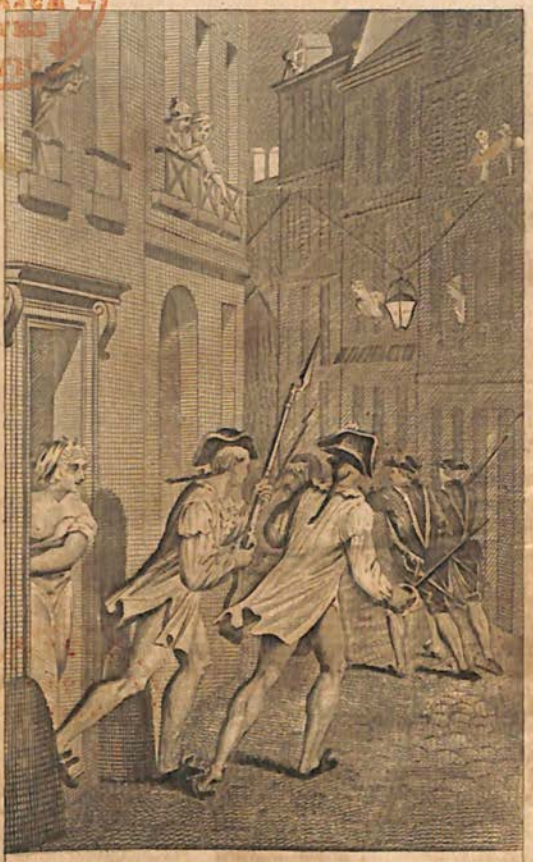
I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

In-12.

Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Adélaïde de Méran, 4 vol.
Tableaux de Société, 4 vol.
Macédoine, 4 vol.
M. de Roberville, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Famille Luceval, 4 vol.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Jérôme, 4 vol.
M. Botte, 4 vol.
Cent vingt jours, 4 vol.; contenant quatre Nouvelles, qui se vendent séparément : Adèle et Théodore, M. de Kinglin, Metusko *ou* les Polonais, Adèle et d'Abligny, fig.
Mon oncle Thomas, fig., 4 vol.
Folie Espagnole, fig., 4 vol.
Barons de Felsheim, fig., 4 vol.
Enfant du Carnaval, fig., 2 vol.
Mélanges, 2 vol.
Citateur, 2 vol.

0·0·c·1



Voila nos mousquetaires, en chemise, en plein vent, a deux heures du matin, n'ayant pour se garantir de la bise qu'une epée et un fusil.

LE

GARÇON SANS SOUCI.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Orné de deux jolies gravures.

99929

TOME PREMIER.

PARIS.

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°. 51.

1818.

99929

S.-QUENTIN.

MOUREAU FILS, IMPRIMEUR DU ROI.

LE GARÇON SANS SOUCI.

On ne connaît pas toujours son père ; c'est un malheur ; on est sûr d'en avoir un, cela console. Il est des familles où les femmes ne se marient jamais ; cette négligence n'exclut pas le respect des mœurs publiques. Mademoiselle Rosalie était une petite brune piquante, et mademoiselle sa mère, connue sous le nom de madame Dupré, lui avait donné une éducation aussi soignée qu'elle peut l'être, quand on n'est par riche et que les maîtres sont chers. Rosalie, à quinze ans, savait bien lire, mal écrire, raccommodait fort bien un bas, et ne manquait jamais, le dimanche, d'aller

danser à la guinguette, où mademoiselle sa mère ne manquait pas de l'accompagner, par respect pour les mœurs publiques.

Un garçon orfévre, âgé de dix-huit ans, assez bien tourné, et porteur d'une figure heureuse, aimait beaucoup la danse et les jolies filles. Mademoiselle sa mère ne le contraignait en rien, parce que le respect des mœurs publiques ne saurait s'étendre jusqu'à suivre un garçon partout. Latour portait régulièrement le dimanche au Grand-Salon le quart du produit de sa semaine, et on fait là une figure brillante avec un écu de cent sols. Il laissait le surplus à mademoiselle sa mère, et elle se chargeait avec cela de le nourrir, de le désaltérer, de le chauffer, de l'éclairer, de l'habiller, de le blanchir; et le dimanche, M. Latour avait une fort jolie tournure.

Mademoiselle Rosalie lavait le samedi soir la robe unique qu'elle eût, et elle se parait le

dimanche matin. Elle ne portait pas de fraise, parce qu'elle n'en avait pas; son grand fichu blanc, à force d'être frotté, s'était troué du côté gauche, et Rosalie n'en était que plus parée. Elle avait l'œil animé, le nez en l'air, la bouche rosée, le pied mignon, la jambe fine, et de longues tresses de cheveux couronnaient sa tête : ce diadème-là ne coûte pas cher, et quelquefois il en vaut bien un autre.

Ces charmes naissans, qui ne devaient rien à l'art, frappèrent vivement Latour, et en garçon qui sait vivre, il tourna à la mère une espèce de compliment, afin d'approcher la fille. Cette méthode-là est en usage partout, depuis le palais jusqu'à la chaumière, ce qui prouve incontestablement qu'elle est la meilleure.

Madame Dupré avait déjà jeté les yeux sur un buffet très-passablement garni. Un rognon de veau, un peu brûlé, et une sa-

lade, qui nageait dans le vinaigre, fixaient particulièrement son attention. Latour était fort bien élevé, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ou j'ai celui de vous l'apprendre. Il siffle; un garçon se présente, et le rognon de veau et la salade passent du buffet sur une table qui n'avait que trois pieds, parce qu'un fort de la halle avait brisé le quatrième, en voulant caresser du genou celui d'une demoiselle estimable; qui ne lui avait encore rien accordé.

Un certain je ne sais quoi indiquait à Latour le parti qu'on peut tirer d'une table qui n'a que trois pieds, et, plus heureux que son prédécesseur, il commença, par-dessous, une conversation fort intéressante avec Rosalie, pendant que, par-dessus, il faisait les honneurs du goûter.

Madame Dupré fut enchantée de ses procédés, et, pendant qu'il dansait avec sa fille, elle voulut bien garder une bouteille de vin

de Champigny, qui se trouva vide à la fin de la contre-danse.

Un jeune homme et une jolie fille ne dansent pas ensemble sans se parler : derrière le Grand-Salon est un petit jardin ; au fond du petit jardin est une petite porte, qui ouvre sur la plaine, et il y avait là un champ de blé.....

A force de soigner la bouteille, madame Dupré avait fini par n'y plus voir trop clair ; mais une fille de quinze ans est toujours timorée, et une robe se chiffonne en *dansant*. Rosalie marqua de l'inquiétude ; Latour passa le bras rondelet sous le sien, et tout en parlant de la walse, et du présent et de l'avenir, nos jeunes gens traversèrent Paris et se trouvèrent au haut du faubourg Saint-Marceau. Il était tard, on était fatigué, et avant de s'occuper du lendemain, on jugea à propos de se reposer. Tout est si cher à Paris ! et puis, pourquoi

deux chambres, quand une peut suffire?

Madame Dupré avait cédé aux douceurs d'un sommeil digestif. A onze heures, le garçon, qui était accouru au coup de sifflet de Latour, l'éveilla et lui présenta la carte. Madame Dupré savait qu'une mère, qui va au bal avec une jolie fille de quinze ans, n'a pas besoin d'argent. Elle n'avait pas le sou, et au Grand-Salon il faut payer d'une manière ou d'une autre. Le garçon la débarrassa de son tablier de taffetas noir et de son fichu, et madame Dupré disait et répétait, en gagnant son domicile, et en chancelant un peu, qu'il fallait respecter bien peu les mœurs publiques pour renvoyer une femme dans un pareil état. On m'a assuré que personne ne s'en est aperçu.

Le grand air avait rafraîchi la tête de madame Dupré; elle retrouvait des idées, et son premier soin, en rentrant chez elle, fut de chercher sa fille, qu'elle ne trouva

point, par la raison infiniment simple qu'elle était ailleurs.

De son côté, madame Latour attendait M. son fils, qui ne pensait pas à rentrer. Madame Dupré passa le reste de la nuit à ronfler ; madame Latour, à pleurer. Au point du jour, elle réfléchit, très-judicieusement, que les larmes ne remédient à rien, et elle cessa d'en verser.

Rosalie venait de passer à un état tout nouveau pour elle. Les charmes du mariage lui paraissaient inexprimables, et elle ne croyait pas qu'on pût contester la validité du sien, puisqu'elle s'était mariée à la manière de mademoiselle sa mère.

Latour était enchanté de la petite, et on prévoit aisément que son premier soin fut d'assurer son bonheur. Il avait son écu dans sa poche, une montre d'argent à son gousset, et avec cela on va loin.

Vous savez que Rosalie entendait fort

bien l'art de raccommoder un bas. Latour achète un tonneau et voilà la boutique : les chalands y abonderont, parce que la fillette est jolie. Une grande chambre n'est pas nécessaire ; on se retirera dans un petit cabinet, et le gargotier du coin dispensera des embarras de la cuisine.

Latour ne retournera pas chez son orfévre, où sa mère ne manquerait pas de le trouver. Bon ouvrier, il cherche et se procure sans peine un autre atelier dans un quartier éloigné.

Sans doute, il est affreux d'abandonner ainsi deux mères au déclin de leurs ans. Mais l'amour permet-il de raisonner, et puis n'est-il pas probable que les demoiselles douairières ont eu envers leurs mamans le tort dont nos jeunes gens sont coupables à leur égard ? Je ne me permettrai pas de prononcer sur un point aussi délicat. Je m'en rapporte au jugement du lecteur.

Madame Dupré avait été l'institutrice de sa fille : elle reprit l'aiguille et le vieux bas. Elle travaillait lentement, parce qu'elle voulait conserver un petit air de jeunesse, et pour tout au monde elle ne se serait pas servi de lunettes. Cet amour-propre, bien ou mal entendu, rendait très-modique le produit de ses journées; mais il la consolait un peu, et, tant bien que mal, elle vivait.

Madame Latour n'avait pas, pour les mœurs publiques, le respect, dont madame Dupré ne s'est jamais écartée. Elle ne savait rien faire, et il faut vivre. Après avoir cherché inutilement son fils, elle se voua au soulagement des amans malheureux.

Elle avait de l'usage du monde et surtout beaucoup de jugement. Elle sentit qu'on ne pénètre pas dans le cabinet d'un grand seigneur, si on n'est favorablement annoncé par une mise un peu recherchée,

et celle de madame Latour ne pouvait la conduire au-delà de la loge du suisse. Décidée cependant à ne pas exercer crapuleusement la profession qu'elle venait de choisir, elle conçut l'heureuse idée de se mettre en sous-ordre, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de prendre le premier rang.

En conséquence elle fut rendre une visite, de cérémonie, à une dame opulente qui avait vieilli au service de la cour et de la ville, et elle lui prodigua les égards qu'un subordonné doit à son supérieur. On m'a même assuré qu'elle glissa dans la conversation quelques mots flatteurs, qui n'avaient rien de trop direct, et qui par-là dispensent une femme de faire semblant de rougir. Ce début annonçait quelque connaissance du cœur humain, et cependant madame Latour aurait été éconduite si les circonstances ne l'eussent rendue nécessaire.

M. Duplant exerçait une des premières charges de la magistrature. Homme érudit, savant et même profond dans sa partie, intègre jusqu'au scrupule, jeune encore, et fort aimable, il payait cependant, comme un autre, son tribut à la faible humanité. Marié, très-jeune, à une riche héritière qu'il n'aimait pas, il avait toujours vécu très-bien avec elle; mais il n'avait jamais pu persuader à madame Duplant que des procédés tinssent lieu d'amour. Elle était sage et cependant..... Le diable est si fin!

M. Duplant, de son côté, sentait battre son cœur. Il en fit successivement hommage à quelques dames du plus haut rang, qui l'accueillirent, qui même lui avaient fait de ces avances indirectes, que saisit toujours un homme d'esprit, et en qui il ne trouva que l'amour..... du plaisir.

M. Duplant pensa que puisque l'amour de cœur n'existe plus, il était bien dupe de

s'asservir à des soins, des attentions, des prévenances, des assiduités, qui souvent nuisaient à l'exercice de ses fonctions, et qu'avec un peu d'argent, il se débarrasserait de tout cela. Cette manière de voir est sans doute très-immorale : cette manière de juger les femmes est inexacte et même outrageante, car je déclare que dans le cours d'une assez longue vie, je n'ai trouvé que des femmes vertueuses. Enfin M. Duplant voyait ainsi : ce n'est pas ma faute.

Les convenances ne lui permettaient pas de se montrer dans les foyers, dans les coulisses, et surtout dans les loges de ces dames. La revendeuse à la toilette, dont madame Latour brigue en ce moment la protection, se chargeait des arrangemens ; elle était discrète dans la proportion des honoraires qu'elle recevait, et jusqu'alors un voile impénétrable avait couvert les petits péchés de M. le président.

Qui ne cède enfin à l'empire lent, mais sûr, de l'uniformité! M. Duplant se fatigua de ses conquêtes faciles; il lui passa même par la tête que ces dames pouvaient jouer la comédie au boudoir comme sur la scène, et peut-être avait-il raison. Quoiqu'il en soit, il voulut savoir s'il est impossible à un homme qui a un état brillant, de la jeunesse et des agrémens, d'être réellement aimé.

Il résolut, en conséquence, de se rapprocher de la nature, et de la saisir dans son ignorance et sa fraîcheur. Mais où trouver un jeune objet sensible, innocent, et cependant assez décidé pour tout quitter, tout braver pour un homme qu'on ne connaît pas? La difficulté du succès effraya madame Dupont. Elle sentait que ce n'est guères qu'au village qu'elle trouverait ce que désirait M. le président. Mais des principes à détruire, des parens à gagner ou à trom-

per, des poursuites à craindre, tout cela n'était pas encourageant. Madame Dupont se souvenait d'ailleurs d'avoir eu des démêlés avec la justice au sujet de certaine affaire, un peu délicate, qu'elle s'était chargée de conduire, et elle était dans un état de perplexité, vraiment touchant, quand madame Latour se présenta chez elle.

Madame Dupont, qui n'avait jamais lu La Fontaine, s'était cependant quelquefois servi de la pate du chat pour tirer les marrons du feu. Elle commença par sonder les dispositions du sujet qui avait l'audace d'entrer d'abord dans la carrière qu'elle avait illustrée. Etonnée de sa pénétration, de la rectitude de son jugement, et de sa connaissance des prérogatives de MM. les commissaires de police, elle résolut de la charger des difficultés et des périls, et de ne se réserver que quatre cinquièmes dans les bénéfices.

Madame Latour jugea qu'il était plus court et plus sûr de transformer une parisienne en paysanne, que de courir les aventures dans les environs de Paris. Ses premières démarches tendirent donc à tromper d'abord sa protectrice. Oh! quel vice infâme que l'ingratitude! Et il se fourre partout.

Il y a sans doute des femmes très-respectables dans le faubourg Saint-Marceau. Il en est aussi.... C'est une terrible chose que la pauvreté et le désir d'un bonnet ou d'un schall, qu'on se procure si aisément.... C'est de ce côté-là que madame Latour se dirigea.

Son bavolet de côté, la chansonnette à la bouche, le sourire sur les lèvres, Rosalie travaillait et comptait les minutes qui la séparaient encore de son doux ami. Madame Latour, grande physionomiste, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour se décider.

Elle aborda la petite, lui parla d'abord de l'ouvrage qu'elle comptait lui donner, et qu'elle n'avait pas. Elle la plaignit ensuite d'être ainsi exposée aux intempéries de l'air : ses lèvres en étaient gersées ; ses petites mains étaient rouges. Combien de jeunes filles, qui ne la valaient pas, avaient de belles robes, des dentelles, des bijoux, et quelquefois même un carrosse !....

Oh ! comme la vanité et le désir de l'abondance ouvrent les oreilles d'une fillette ! Dès ce moment, c'en était fait de Rosalie, si l'extérieur de madame Latour lui eût inspiré plus de confiance. Oh ! combien madame Latour se fût repentie, si elle eût su que c'était sa bru qu'elle avait entrepris de séduire.... Que dis-je ? peut-être se fût-elle applaudie de jouer un tour cruel au fils dénaturé qui l'avait délaissée. C'est une chose si drôle qu'un cœur humain, que le plus fin observateur ne sait quelquefois qu'en dire.

Madame Latour retourna chez madame Dupont. Elle lui dit qu'elle avait trouvé ce qui convenait à M. le président ; mais qu'elle ne pouvait faire de propositions directes qu'autant qu'elle serait mise convenablement et qu'elle ferait briller un peu d'or. Madame Dupont était défiante. Elle prononça qu'elle ne donnerait rien qu'au cas où le mobilier de madame Latour répondrait des avances, et qu'alors il lui en serait fait un abandon absolu, sauf à elle à le restituer ou à le faire vendre, selon les circonstances. Un arrière-petit-cousin de madame Dupont avait été commis-greffier au Châtelet, et sa mémoire était arrivée jusqu'à elle de génération en génération. Certes, l'arrière-petit-cousin n'aurait pas procédé plus régulièrement.

Les faits convenus et dûment arrêtés, madame Latour, parée comme une châsse, prend un fiacre, se fait conduire rue de

l'Oursine, arrête en face du tonneau, et dit à Rosalie avec ce ton d'impudence que donne la fortune, bien ou mal acquise : Montez, petite, je vais vous conduire chez moi, et je vous donnerai de l'ouvrage. Et vite, Rosalie serre ce qu'elle a dans son tonneau, et elle saute dans le fiacre.

Elle ne reconnut pas madame Latour, parce qu'elle n'osait fixer une femme si richement mise. Et puis, comment se douter, à quinze ans, que celle qui jouait la veille un rôle si modeste, paraissait avec tant d'avantages aujourd'hui. Depuis vingt ans, on a vu beaucoup de ces choses-là. Des gens, humoristes et grondeurs, en ont parlé avec acrimonie, et n'ont pas corrigé les intrigans, les ambitieux, les fripons à visages découverts ou masqués, etc. etc.

On pense bien que madame Latour s'était assuré pour la quinzaine un logement très-décent, dans un hôtel garni, situé à

l'autre bout de Paris; on prévoit qu'elle avait ordonné un joli dîner. L'appartement devait éblouir mademoiselle Rosalie, et les mets, satisfaire un de ses goûts dominans. Sur une ottomane était un costume de paysanne, bien complet, non de ces villageoises, qui perdent leurs attraits sous la bure et le gros mouchoir d'indienne, qui logent un petit pied dans un grand sabot, une jambe fine dans un bas de laine; Madame Latour avait déshabillé une petite-cousine, qu'elle avait été chercher à Sèvres, qui n'était pas si jolie que Rosalie, qui était tout aussi sage, qui avait trouvé beaucoup mieux qu'un garçon orfévre, et qui était mise avec une élégance champêtre tout-à-fait remarquable.

Madame Latour descend de voiture, et monte chez elle d'un air tout à la fois aisé et imposant. Rosalie la suit les yeux baissés, les mains croisées sur son corset. Ma-

dame Latour lui dit de s'asseoir d'un ton de protection ; elle lui passe la main sous le menton, et va chercher de l'ouvrage dans une commode, où il n'y avait rien. « Ah ! nous avons le temps de parler ou- « vrage. J'aime la jeunesse ; petite, vous « dînerez avec moi. — Madame, vous me « faites.... bien de l'honneur.... — A la « bonne heure, mon enfant ; mais nous « dînerons ensemble. — Mais mon mari, « madame.... — Hé bien, votre mari dînera « seul ; voyez le grand malheur. Y a-t-il « long-temps que vous êtes mariée ? — Il y « a huit jours, madame. — Et c'est votre « premier mari ? — Je n'ai que quinze ans, « madame. — Bon, il y a encore du re- « mède.... Voilà qui est décidé ; vous dînez « ici. »

Rosalie aimait tendrement Latour. Elle résistait, elle se défendait, et elle approchait de la porte en se défendant et à recu-

lons; lorsque cette porte s'ouvrit: L'odeur des mets cloue Rosalie sur le parquet. Elle est incertaine; elle balance; elle hésite. La table est couverte et la jouissance des yeux ajoute à celle de l'odorat. Madame Latour prend un ton caressant; elle attire la petite mollement; la plus douce bienveillance se peint dans ses regards: comment résister à tant de séductions? Rosalie s'assied, d'abord sur un coin de fauteuil, ensuite au milieu, enfin dans le fond. Elle a l'appétit de son âge, et la gourmandise que donnent les privations. Elle dîne pour le jour et le lendemain.

De temps en temps son mari de huit jours obtenait un souvenir. Madame Latour versait un doigt de beaune, de muscat quand la petite prenait son air rêveur; elle faisait un conte pour rire, on trinquait, on buvait, et le pauvre petit mari était oublié.

De temps en temps Rosalie regardait l'habit de paysanne. « Il y a donc, dit-elle, « en soupirant, des demoiselles de village « qui sont mises ainsi, tandis que moi, « bourgeoise de Paris..... — Ah ! voyons « donc, mon enfant, comment tout cela « vous irait..... » Et Rosalie se laisse déshabiller et rhabiller, en se regardant, avec complaisance, dans une glace, la plus grande qu'elle ait encore vue.

En vérité, elle est jolie comme un ange, s'écria la dame Latour, et cela était vrai. Ah ! quel chagrin qu'il faille quitter ces beaux habits, balbutiait la petite. Hé, pourquoi donc, répliqua madame Latour ? vous pouvez garder toutes ces choses-là ; vous en aurez même de plus belles, si vous le voulez. Vraiment, madame, s'écria Rosalie ? Oh ! expliquez-vous de grâce.

C'est là qu'on l'attendait. Madame Latour commence par lui prouver qu'elle ne

doit rien à un mari de huit jours; et qu'au contraire il est chargé d'une éternelle reconnaissance, pour un cadeau qu'on ne peut faire qu'une fois. Elle parle d'un appartement plus beau que celui où on a dîné, d'une chère plus recherchée que celle de ce repas; elle peint les douceurs du luxe; l'attrait de tous les plaisirs, la somptuosité, l'élégance de la toilette, et elle appuie sur la satisfaction de commander à des laquais, à une femme de chambre, après avoir été aux ordres de tout le monde. Rosalie est ivre de joie et d'espérances. Elle ne voit plus son petit époux qu'à travers un nuage épais. Elle ne consent pas précisément encore; mais elle ne trouve plus d'objections.

Dès le lendemain, les promesses de madame Latour doivent être réalisées; mais il faut préalablement être présentée à madame Dupont. On apprend ce qu'il est es-

sentiel de lui dire, et on se laisse conduire à une voiture, qui attend à la porte.

Madame Dupont est enchantée de ce qu'elle a vu, et que n'a-t-elle pas voulu voir? Elle rend à madame Latour l'acte sous-seing privé, qui la rendait maîtresse de son mobilier; elle accorde une gratification, à laquelle elle ne s'était pas obligée; elle congédie sa lieutenante, et elle donne à mademoiselle Rosalie ses dernières instructions. Elle lui en donne de très-particulières.

La maison était bien montée. Rosalie était satisfaite, et comptait l'être bientôt davantage. Le souvenir de Latour n'était plus pour elle qu'une idée fatigante, pénible, que déjà elle repoussait avec facilité.

Le quatrième jour fut marqué pour la première entrevue. Après le soleil couché, M. le président se rendit dans une maison qui ne pouvait être soupçonnée du public,

bien que depuis des années on y fît un commerce illicite : les gens, graves en apparence, calculent, mesurent tout et ne se compromettent jamais.

M. le président fut ivre de son bonheur, et la petite, qui avait commencé par répondre modestement à tout : vous me faites bien de l'honneur, osa lever enfin les yeux sur son président, et le trouva fort à son gré. L'intimité réciproque commença à s'établir. Rosalie avait de l'esprit naturel, et le plaisir faisait jaillir l'éclair de la saillie.

Il fut arrêté, séance tenante, que la jeune demoiselle, que M. Duplant était bien loin de croire veuve, serait logée dans un quartier éloigné; qu'on ferait de suite sa garderobe; qu'on lui donnerait des maîtres, et surtout une femme sûre pour la diriger. Madame Dupont fut chargée d'exécuter les dispositions arrêtées.

Dès le lendemain, une petite maison

était louée et meublée, au haut du faubourg du Roule; la lingère, la dentellière, les couturières étaient en mouvement; des maîtres de langue, de dessin, de musique étaient arrêtés; une femme de chambre et une cuisinière étaient installées. Madame Latour fut la femme de confiance qui devait répondre de Rosalie : vous conviendrez qu'on ne pouvait la mettre en de meilleures mains.

M. le président s'était fait ordonner, par son médecin, l'exercice du cheval. En conséquence, il déposait le noir au sortir de l'audience, s'habillait en écuyer, et, suivi d'un domestique, il allait trotter aux Champs-Elysées et au bois de Boulogne. Il descendait à peu de distance de la petite maison, et il était sûr que son domestique, à qui il ordonnait de l'attendre, et qui avait deux chevaux à garder, ne le suivrait pas.

Tout allait au mieux. Assez souvent une

visite clandestine, le soir, succédait à celle du matin. Rosalie se formait sensiblement au physique et au moral. Elle parlait français ; elle débrouillait la romance ; elle chiffonnait, tant bien que mal, le portrait de M. le président, et son corset devenait trop étroit.

M. Duplant n'avait pas joui encore des douceurs de la paternité. Enchanté de devenir père, n'importe comment, il comblait Rosalie de caresses et de présens. Il ne se doutait pas, lui, qui s'était fait faire une ordonnance de médecin pour monter à cheval, que madame Duplant en avait commandé une pour aller respirer l'air de la mer.... à Bordeaux seulement. Un accroissement d'embonpoint, auquel le président n'avait aucune part, avait rendu cette mesure nécessaire.

M. Duplant profitait de la liberté que lui laissait son veuvage. Il donnait à Rosalie

les momens qu'il consacrait à bâiller auprès de madame, et comme une fille grosse ne peut pas décemment s'appeler mademoiselle, il fut arrêté, qu'à l'avenir, Rosalie serait madame Dulac. Son changement d'état fut notifié à ses maîtres et à ses gens, assez accoutumés à ces petites variations, et qui, pour son argent, l'auraient appelée madame la comtesse, si on l'avait voulu.

Cependant madame Dulac, qui aimait beaucoup son président, aimait aussi le grand air. Ses bijoux, ses dentelles, ses bronzes dorés, qui l'avaient très-fortement occupée, pendant un grand mois, ne produisaient plus qu'une impression très-légère : on se fait à tout. Elle se souvint qu'il y a à Paris des promenades et des spectacles. Elle demanda un jour à madame Latour, en bâillant à se démonter la mâchoire, si, pour bien aimer M. le prési-

dent, il était indispensable de passer à la maison le temps où il n'y était pas. Mademoiselle Latour répondit que le désir de jouir de la promenade était bien naturel; mais très-difficile à satisfaire. Elle parla ensuite des malheurs du temps, des dettes qu'elle avait contractées pour l'avancement de madame qui ne lui avait rien rapporté. Elle finit par déclarer franchement que pour dix louis madame aurait la permission de se promener : madame en aurait donné vingt de bon cœur.

Les médecins sont très-utiles, en beaucoup de petites circonstances, et pour la troisième fois la médecine va s'immiscer dans les affaires de M. le président. Il avait été décidé que madame jouerait la petite santé, les maux de cœur, et un assez joli solitaire, glissé à propos à un petit doigt, dicta l'ordre positif d'aller tous les jours prendre le grand air en calèche.

M. le président alla plus loin que l'ordonnance. Il acheta deux chevaux dont elle ne parlait pas, parce qu'on n'a pas encore perfectionné les voitures mécaniques au point de les faire rouler toutes seules. Or, il faut un cocher pour conduire les chevaux, un laquais pour ouvrir et fermer la calèche, et M. le président fit les choses avec une facilité, une grâce, dont madame Dulac fut enchantée.

Avec quelle promptitude elle avait passé du tonneau au carrosse ! Ce que c'est qu'être jolie !

La dignité de la toge eût été singulièrement compromise, si M. le président eût été connu à la petite maison du faubourg du Roule. Il y venait sous le nom de M. du Ponchelle, et bien décidé à ne jamais sortir du plus rigoureux incognito : il avait chargé madame Dupont de trouver un cocher et un laquais.

Madame Dupont était cousine de la femme de chambre de la marraine de Voltaire, chez qui travaillait Latour. Latour était très-bien vu dans la maison, parce que la maîtresse se connaissait en figures, et que le meilleur ami de madame est ordinairement un peu l'ami de monsieur. Latour, en forgeant un lingot, s'était écrasé trois doigts de manière à ne jamais s'en servir. Madame n'avait pas de prétexte pour garder chez elle un ouvrier inutile. Madame consentit donc à ce que monsieur le congédiât, et elle se consola par l'espérance qu'il aurait un digne successeur.

Cependant un bon cœur se fait toujours connaître. Madame alla recommander Latour à la marraine de son mari; la marraine le recommanda à sa femme de chambre, et la femme de chambre le recommanda à madame Dupont.

Vous sentez bien que Latour arriva au

faubourg du Roule, derrière la calèche de madame Dulac. Le voilà laquais de sa femme, et vous prévoyez des explications orageuses, des scènes tragiques, un poignard et du poison, la maréchaussée, le procureur-général, et le dénouement en place de Grève : rien de tout cela n'arriva.

Mesdames Dulac et Latour vivaient en égales, lorsque M. du Ponchelle était absent; en effet, l'une valait bien l'autre. Latour, endoctriné par le cocher, la femme de chambre, la cuisinière, se présente de fort bonne grâce, la serviette sur le bras, et avertit ces dames qu'elles sont servies. Sa maman jette un cri de surprise et d'effroi; la jeune femme rougit, pâlit et s'évanouit très-naturellement. Madame Latour court à elle et lui administre des sels, en lançant à son fils des regards foudroyans. Madame Dulac retrouve l'usage de ses sens, et n'ose détacher ses yeux de son corsage arrondi.

Latour ferme la porte, prend une chaise, s'assied sans façon entre elles deux, et leur parle ainsi, ou à peu près; je ne réponds pas de transcrire exactement ses paroles :

« J'ai eu des torts envers ma mère; Ro-
« salie en a eu envers la sienne et envers
« moi. Ce que nous pouvons faire de mieux,
« c'est de nous pardonner mutuellement et
« de garder, sur le passé, un secret impé-
« nétrable.

« La force des circonstances m'oblige à
« être votre laquais le jour; mais, le soir,
« madame Latour voudra bien se souvenir
« que je suis son fils. Madame Dulac n'a
« pas oublié que j'ai été son premier mari,
« que mes droits sont plus anciens et par
« conséquent plus solides que ceux de M. du
« Ponchelle. J'entends y rentrer, et en
« jouir dans toute leur étendue..... Vous
« ne répondez pas, Rosalie. J'ai du carac-
« tère, et bien certainement vous me re-

« viendrez. Choisissez de m'avoir avec ou
« sans M. du Ponchelle. Si vous résistez,
« je lui raconte l'histoire du Grand-Salon,
« du champ de blé, du tonneau de la mère
« de l'Oursine, et il me croira, car je lui
« donnerai pour preuve de ma véracité, cer-
« taine lentille que lui et moi seuls avons
« pu voir : il saura que cette petite paysanne
« de Sèvres, qu'on lui a donnée comme
« parfaitement innocente, en savait tout
« autant que moi, et il est probable que
« nous déménagerons tous ensemble.

« Répondez-donc, Rosalie. Il n'est pas
« possible que vous ayez oublié Latour,
« qui le premier a fait palpiter votre cœur;
« Latour, qui n'a cessé de vous aimer, qui
« sera fier de vous servir le jour, si vous le
« dédommagez de la contrainte qu'il s'im-
« posera. »

Ah! l'on revient toujours, toujours,
A ses premiers amours,

dit une vieille chanson, qui souvent a été prophétique. Madame Latour tient à la cuisine aux honoraires de M. le président; elle pousse Rosalie du coude; elle joint les remontrances au geste. Rosalie lève ses yeux charmans sur Latour, et elle laisse tomber mollement sa main dans la sienne.

Madame Dulac avait des principes. Elle regrettait quelquefois d'être bigame. Madame Latour opposait son expérience aux scrupules. Elle répéta si souvent à Rosalie qu'on ne voyait que bigamie, et même trigamie dans le monde, et qu'abondance de bien ne nuit jamais, qu'enfin les remords cessèrent de tourmenter la jeune femme; et, un jour qu'elle lisait Candide, elle s'écria avec Pangloss : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !

Il est fâcheux que dans le meilleur des

mondes possibles, il n'y ait pas de félicité durable. M. du Ponchelle, madame Dulac et Latour reposaient avec sécurité sur l'estrade que l'Amour avait jonchée de myrtes, de roses, et des plus doux pavots. Madame Latour jouissait de la félicité de son fils, et la position, où elle avait contribué à mettre madame Dulac, lui donnait sur elle un empire, que les femmes de toutes les classes aiment beaucoup à exercer.

Un beau jour, un jour affreux plutôt, M. le président reçoit de madame la présidente une lettre violente, attérante, désespérante. La dame reprochait amèrement à monsieur d'avoir une maîtresse, de la combler de biens, et surtout de lui avoir ôté son cœur, à elle épouse aimante et fidèle. Un ami du président, qui l'était plus encore de madame, était resté à Paris. Il avait épié les démarches de M. Duplant, et il avait conseillé à sa tendre amie de faire

une bonne scène à son époux, afin de le mettre dans l'impossibilité de crier trop haut, si leur petit commerce se découvrait un jour, ce qui n'était pas impossible.

Ce moyen-là eût pu réussir avec un autre homme que le président. Celui-ci avait de l'esprit et de la pénétration. Il se souvint que, dans les premiers temps de son mariage, madame avait paru très-affectée de son indifférence, et qu'ensuite elle s'était consolée; qu'elle ne lui avait fait aucun reproche de certaines intrigues, dont il était difficile qu'elle ne sût rien; qu'après s'être consolée, elle avait cherché les plaisirs et s'était livrée à la gaîté; qu'il était assez extraordinaire qu'elle eût voulu aller prendre à Bordeaux l'air de la mer, qu'elle pouvait respirer à trente lieues de Paris. M. Duplant aurait pu faire ces réflexions-là plutôt. Mais il ne s'occupait pas assez de sa femme, pour penser à la

pénétrer. La lettre exagérée, outrée de madame, amena une première idée, et celle-là en produit toujours d'autres.

A force de rêver à tout cela, le président imagina, le diable lui souffla, peut-être, que le voyage de Bordeaux était la suite des consolations que madame s'était fait administrer. Le mari le moins fidèle a quelquefois le ridicule de prétendre que sa femme le soit toute sa vie, ce qui n'est pas aisé du tout. Quoiqu'il en soit, ce mari-ci fait venir des chevaux de poste et va, courant jour et nuit, à la capitale de la Gascogne.

Il descend à l'endroit où il a l'habitude d'adresser ses lettres à sa femme. Madame n'était pas très-fine; mais soit que l'air du pays ait influé sur elle, ou qu'elle ait été dirigée par son consolateur, elle avait jugé convenable de se loger d'un côté et de faire arriver ses lettres de l'autre, afin d'avoir le

temps d'être avertie, en cas de mésaventure. En effet, M. le président n'avait pas dit quatre mots, qu'une vieille femme s'était détachée pour aller crier : *Garde à vous!*

M. Duplant la suit, la fait entrer au premier corps-de-garde, se nomme au commandant, et envoie chercher un commissaire de police. Le commissaire, trop heureux de se rendre agréable à M. le président, fait à la vieille une peur tellement laxative, qu'on est obligé de la chasser du corps-de-garde, après toutefois qu'elle a donné la véritable adresse de madame Duplant.

Monsieur trouve madame à la fin d'un très-joli dîner qu'égayait le champagne. Ce n'est point à la figure que se porte son premier coup d'œil, et bien sûr de son fait, ayant trop d'usage du monde pour faire un éclat, il embrasse sa femme avec une cordialité, au moins apparente. Il se place

à côté d'elle et se fait donner un verre. Il lui conte que la dernière lettre qu'elle lui a écrite, annonçant une délivrance assez prochaine, il avait voulu être présent à un événement qui inquiète toujours une femme, et se rassurer lui-même sur les suites qu'il pouvait avoir.

Il est clair pour les convives que monsieur est le mari; on le fête, on le caresse; on boit à lui, à madame, au fruit précieux de leurs amours. Madame, écrasée par l'apparition inattendue de son mari, a eu le temps de se remettre. Elle sent que si elle avait tout à craindre du premier moment, elle peut être assez tranquille sur l'avenir, et elle se félicite d'avoir un mari qui ne s'affecte que jusqu'à certain point de ce qui ferait le désespoir d'un original bizarre et quinteux. Elle témoigne au président la joie qu'elle a de le revoir; elle le remercie de la surprise agréable qu'il lui a

ménagée, de ces attentions délicates qui ne varient jamais. Voilà, pour les spectateurs d'une scène, jouée avec beaucoup de naturel, un des meilleurs ménages qu'on connaisse.

Cependant les convives disparaissent les uns après les autres. Madame se pince les lèvres, en pensant au tête-à-tête qui va très-incessamment s'ouvrir. Son mari remarque son trouble, signe certain, pour un homme au courant, de ce qui se passe dans l'intérieur de madame. « Rassurez-« vous, lui dit-il à l'oreille, je ne serai pas « plus terrible dans le particulier, que de-« vant le public. » Que de femmes voudraient avoir un mari comme M. Duplant!

Enfin le moment de l'explication arrive. Madame prend la parole; elle rappelle à monsieur certaines aventures, dont toute sa prudence n'a pu dérober entièrement la connaissance au public. Elle appuie singulièrement sur ses relations actuelles avec la

petite Dulac. « Vous voulez vous excuser, « madame, en cherchant un premier cou- « pable. Nous le sommes tous deux, con- « venons-en de bonne foi. Ainsi lais- « sons le passé et occupons-nous de l'a- « venir.

« Je n'ai d'autre héritier de nos grands « biens que des collatéraux assez éloignés. « Vos parens, pour déterminer les miens « à conclure notre mariage, m'ont assuré « votre fortune après vous, si je vous survis. « Les quatre-vingt mille livres de rente que « vous m'avez apportées ne passeront pas à « mes arrière-petits-cousins. Il est naturel, « par conséquent il est juste qu'un enfant « hérite de sa mère, et je reconnaîtrai le « vôtre; mais ne recommencez pas, ou je « me fâcherai sérieusement. »

Madame Duplant se précipite dans les bras de son mari et le presse contre son cœur. « Point de démonstrations, ma-

dame, je ne les aime pas. Ecoutez-moi « jusqu'à la fin, je vous en prie.

« Il est très-douteux que vous ayez désiré « être mère. J'aime à croire pour votre « honneur que cet événement est la suite « d'une distraction, d'un moment d'oubli « de la part de votre amant. La paternité « n'entraîne pas, à beaucoup près, les « mêmes inconvéniens : je vous avoue que « je l'ai désirée avec ardeur, et dans quel- « ques mois, mes vœux, à cet égard, seront « réalisés. Votre enfant sera élevé à l'hôtel. « J'y introduirai le mien, sous le titre « modeste d'orphelin. Peut-être serons- « nous assez heureux pour qu'ils soient de « sexes différens. Alors une histoire, jetée « dans le public, préparera leur union, et « plus tard des arrangemens solides leur « assureront votre fortune et la mienne. « Ces propositions vous conviennent-elles?»

La présidente, trop heureuse de pouvoir

jouir ouvertement des douceurs de la maternité, les accepta avec la joie la plus vive.

« Madame, vous reviendrez à Paris, dès « que vous aurez pris congé de vos amis de « Bordeaux. Vous leur direz que des lettres « de la plus haute importance ne m'ont « pas permis de rester plus long-temps, « que l'air de la mer a suffisamment rétabli « votre santé, et que je désire que vous fas- « siez vos couches auprès de moi. Vous di- « rez tout ce qu'il vous plaira, et je m'en « rapporte à vous : dans votre position, une « femme a toujours plus d'esprit qu'il n'en « faut. Adieu, madame. Je vais, à l'ins- « tant même, remonter dans ma chaise de « poste. »

Si le diable, pour tout brouiller, à soufflé à madame Duplant la lettre foudroyante qu'elle a écrite à son mari ; s'il a soufflé au mari de faire le voyage de Bordeaux, il faut avouer que ce diable-là a bien peu d'u-

sage du monde. Il a confondu un président avec ces époux bourgeois, très-chatouilleux sur ce que l'on appelle honneur, et qui ont toujours leurs argumens et leur vengeance au bout des bras. Pauvre diable, que ce diable-là !

Celui de l'imprudente sécurité manœuvrait à Paris avec bien plus d'adresse. Il avait vu le président monter en voiture à Bordeaux, et à l'aide de sa prévoyance diabolique, il avait jugé que l'indulgent époux arriverait de nuit dans la capitale. Il avait, au moment fatal, couvert Rosalie, Latour, sa mère, les domestiques, des plus soporifiques pavots.

Tout le monde sait qu'on s'échauffe, en courant la poste, et notre magistrat était encore à l'âge heureux où on n'a pas besoin de stimulant. Il descend à la place Louis XV; il renvoie sa chaise par son valet de chambre, qui courait devant lui, et

le cœur et la tête brûlans d'impatience et d'amour, il court au faubourg du Roule.

Il est à présumer qu'il avait décidé d'avance que ce serait là qu'il oublierait les fatigues d'un voyage long et rapide, car il avait emporté et rapporté avec lui la clef de la porte mystérieuse, par où il avait l'habitude de s'introduire le soir. Madame Dulac ne l'attendait que dans huit jours, et le sixième n'était pas écoulé encore. Madame Dulac n'avait pris aucune précaution, et toute autre y eut été prise comme elle, car enfin, qui peut s'imaginer qu'un président vole comme un aérostat? Peut-être aussi ce méchant diable, dont je parlais tout à l'heure, avait-il tout arrangé au plus mal.

Quoiqu'il en soit, le président insinue sa clef dans le trou de la serrure. La porte s'ouvre, et il se félicite de ce qu'on n'a pas mis les verroux. « Qu'elle sera aise de me « revoir! Avec quels transports elle va me

« serre dans ses bras ! » Il s'avance, en tâtonnant ; il entre dans la chambre de Rosalie, et à la faible lueur d'une lampe de nuit, il voit..... il voit !..... C'est la tête de Méduse, qui le pétrifie, ou c'est celle de Latour.

Il est des êtres beaucoup moins sensibles à l'infidélité de leur femme qu'à celle de leur maîtresse. Est-ce immoralité ou faiblesse ? Peut-être est-ce l'effet de l'une et de l'autre. On combat ses passions ; elles triomphent des principes ; et on ne sait plus où on ira. Ce malheur-là est arrivé et arrivera encore à beaucoup d'honnêtes gens ; mais ce n'est pas le moment de nous livrer à une discussion physique et métaphysique. Je ne peux me déterminer à laisser mon président debout devant le lit de mademoiselle Rosalie, plus belle encore des roses dont le sommeil colorait ses joues, ayant un bras

tendrement passé autour du cou de Latour, qui avait aussi deux mains.....

Le président sentait son sang bouillonner dans ses veines. L'indignation de l'amour outragé; le ressentiment que cause l'ingratitude; le mépris que lui inspirait son rival; toutes les passions enfin tourmentaient ce pauvre homme, qui, de sang-froid, avait vu sa femme au moment de lui donner un enfant, dont il n'était pas le père. Vingt fois, il fut prêt à éclater. Un candélabre était levé sur deux têtes couronnées de myrtes, qu'il pouvait écraser d'un seul coup. L'homme qui délibère ne commet pas un crime, et il serait très-heureux qu'on persuadât à certains drôles de remettre au lendemain un vol ou un assassinat.

M. le président réfléchit qu'il suffirait d'un cri échappé aux coupables pour mettre

sur pied madame Latour et les domestiques. Je pensai que le guet et un commissaire ne reconnaîtraient pas dans un frac vert, galonné en or, un chef du premier corps de la magistrature française; qu'un président, connu par son intégrité et son désintéressement, ne devait pas se permettre un meurtre pour une amourette qui avait mal tourné; qu'un éclat violent tendrait au moins à le compromettre sérieusement, et il conclut que ce qu'il pouvait faire de mieux était de s'en retourner comme il était venu.

En conséquence de ce raisonnement, le candélabre est replacé sur la cheminée, et le président sort de cette maison, en poussant des soupirs, qui auraient attendri des tigres.

Sans inquiétude désormais sur le sort de madame Dulac, il ne prit pas la peine de refermer la porte. Cette porte d'ailleurs se-

rait trouvée ouverte le lendemain, et lui seul en avait une clef. Cette circonstance devait faire connaître aux coupables qu'ils étaient découverts, et dès ce moment le supplice de Rosalie devait commencer; ainsi pensait le président.

Le diable, non de la continence, ramenait dans le centre de Paris deux mousquetaires, qui venaient de souper à la Folie-Beaujon. On soupait dans ce temps-là, et c'est alors qu'on oubliait l'étiquette, la gravité du rang, et la fatigue des affaires. Peut-être, maintenant, n'a-t-on pas besoin de souper pour oublier tout cela.

Un falot marchait devant ces messieurs: on n'avait pas encore imaginé les réverbères. De tristes lanternes, appliquées, de loin en loin, contre les maisons, prévenaient les contusions qu'on aurait pu se donner contre une charrette, la borne d'un coin de rue, ou la saillie d'une boutique.

Elles ne suffisaient pas à ceux qui couraient la nuit en escarpins et en bas de soie blancs. Le falot les suppléait. C'était une petite lanterne que portait un savoyard, qui se contentait d'une très-légère rétribution. L'auteur des réverbères a réduit toute une nation au ramonage des cheminées. Il est vrai que les savoyards excellent tellement dans cette partie, que partout on s'empresse de leur donner la préférence sur ses co-habitans.

A la lueur du falot, qui marchait devant eux, nos mousquetaires aperçoivent une porte ouverte. S'il a suffi des deux compagnies de ce corps pour prendre autrefois Valenciennes, c'était bien assez de nos jeunes gens pour prendre une maison. Le champagne les avait montés sur le ton le plus gai, et le désir de courir les aventures, et l'espoir d'en trouver de piquantes, et certain pressentiment, qui, dit-on, ne

trompe jamais, tout ordonnait impérativement que la lanterne passât, des mains du porteur, dans celles de ces messieurs.

Ils entrent avec les précautions qu'exige la tactique militaire ; ils marchent sur la pointe des pieds, l'œil à tout, et retenant leur haleine. Ils arrivent à la chambre de madame Latour, qui s'était arrangée avec le cocher, dont, par conséquent, elle arrêtait les mémoires sans les lire.

« Ce sont de vieux mariés, dit l'un à l'o-
« reille de l'autre ; passons, passons. »

Dans la chambre voisine reposait la femme de chambre, ni grande ni petite, ni grasse ni maigre, ni laide ni jolie, ni sotte ni spirituelle. Ce dernier article était tout-à-fait indifférent à ces messieurs : Julie n'avait que vingt ans, et ils étaient mousquetaires.

Julie, qui s'ennuyait au faubourg du Roule, passait son temps à tirer les cartes,

et son *grand jeu* était sur une table à côté de son lit. On la joue à rouge ou noire, et le gagnant s'empare de sa conquête. Julie a l'habitude de capituler; un assaut l'éveille, l'étonne, l'indigne, et elle jette de grands cris. Latour et Rosalie s'éveillent en sursaut. L'amant, qui tremble d'être découvert, se sauve dans sa mansarde; Rosalie sonne à tout briser. Julie ne venait pas, et pour cause; elle avait d'ailleurs cessé de crier. Mais sa maîtresse voulait savoir la cause du tintamare qui avait troublé son sommeil. Rassurée sur son cher Latour, elle se lève, et passe chez sa femme de chambre. Le mousquetaire oisif jette à son tour des cris, mais qui n'ont rien d'effrayant : ils sont d'admiration.

Le jeune homme prend la main de madame Dulac et veut la reconduire chez elle. Madame Dulac dit qu'elle est mariée et qu'elle aime beaucoup son mari. « N'im-

« porte, n'importe, s'écrie le pétulant mous-
« quetaire ; ce sera le quarante-deuxième de
« ma façon. » Il insiste ; Rosalie se défend. Mais dans l'état où elle est, peut-on se défendre long-temps ?

Madame Latour et son cocher, assis sur leur lit, comme deux singes, se demandaient des yeux ce que tant de mouvement voulait dire. Une patrouille du guet, qui passait par-là, voit une porte ouverte, un petit savoyard, qui pleure son falot ; elle entend les premiers cris de Julie, et elle entre dans la maison, prudemment, lentement, après avoir délibéré pendant un quart d'heure : on ne saurait prendre trop de précautions, quand on sait qu'on aura affaire à deux membres d'un corps, redouté sous plus d'un rapport.

Le cocher, interpellé de répondre, répond qu'il ne sait rien, et il dit vrai. On allume une bougie à la lampe de nuit de

madame Latour, et la baïonnette en avant, on passe dans la chambre voisine. Le plus jeune des soldats du guet saute sur l'épée du mousquetaire, qui causait nez à nez avec Julie. Le mousquetaire crie au secours, aux armes, et son camarade paraît l'épée à la main. A cet aspect formidable, l'escouade recule jusque dans la chambre de madame Latour. Dans cette retraite précipitée, un soldat laisse tomber son fusil; le mousquetaire désarmé s'en saisit, et tous deux tombent sur les assaillans. « Rendez-« moi mon épée, criait l'un. Vous ne ver-« rez pas la femme estimable qui a des bon-« tés pour moi, criait l'autre. » Et ils poussent la patrouille jusque dans la rue.

Moins prudens que les vainqueurs de Valenciennes, qui se retranchèrent dans la ville, en attendant qu'il y entrât des troupes françaises, ceux-ci se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge. Madame Latour,

qui ne perdait jamais la tête, ordonna au cocher d'aller fermer la porte de la rue et de pousser les verroux. Voilà nos mousquetaires, en chemise, en plein vent, à deux heures du matin, n'ayant pour se garantir de la bise qu'une épée et un fusil.

Quand madame Latour crut n'avoir plus d'invasion à craindre, elle passa chez Rosalie, qui entra avec elle dans des détails qu'il était difficile de lui cacher. Julie, interrogée sur la cause de ses clameurs, répondit aussi de bonne foi. Madame Latour ne voyait pas grand mal à ce qui s'était passé ; vous savez qu'elle ne tenait pas aux mœurs publiques aussi rigoureusement que madame Dupré. Mais comment ses diables de mousquetaires étaient-ils entrés dans la maison, ou qui leur en avait ouvert la porte que madame Latour fermait soigneusement tous les soirs ?

Il fallait nécessairement passer, pour ar-

rir à cette porte, par une antichambre où madame Latour couchait, dans une alcove, fermante à deux battans. Elle était sûre que jamais Rosalie n'avait parlé à un mousquetaire, et ces jeunes gens n'avaient pu chercher ce qu'ils ne connaissaient pas. Ils avaient donc trouvé cette porte ouverte, et ils avaient voulu profiter de l'occasion. Mais enfin qui avait pu l'ouvrir?

M. du Poncelle serait-il de retour? Serait-il entré furtivement? Aurait-il trouvé Latour avec Rosalie? Aurait-il eu la modération de se retirer sans bruit, et l'imprudence de ne pas refermer la porte? Après avoir épuisé les autres conjectures, il fallut bien s'arrêter à celle-ci, la seule qui fût vraisemblable, et le deuil se répandit aussitôt dans la maison.

La maîtresse abandonnée, sa directrice maltraitée, de paroles au moins, et maîtres et valets forcés de déloger en une heure, et

rendus à leur première misère, tel était le triste tableau qui se gravait dans tous les cœurs, et qui tirait des larmes de tous les yeux.

Cependant l'effroi se calme, comme toutes nos sensations, et le jugement reprend ses droits. Madame Latour, qui trouvait toujours un côté avantageux aux affaires les plus désastreuses, prononça que ce qui était donné était donné, et que tout ce que pourrait faire M. du Ronchelle serait de remettre la maison au propriétaire; qu'on se déferait des objets précieux et des meubles les plus élégans; qu'avec le produit, on formerait un petit établissement; et, comme madame Latour avait dès longtemps l'excellente habitude de ne jamais s'oublier, elle ajouta qu'elle prendrait la direction du magasin.

Elle arrêta en outre, qu'on ferait un paquet des habits et autres effets de MM. les

mousquetaires, et que Latour le porterait de suite à l'hôtel du corps.

Mais que font-ils au milieu de la rue, dans le triste état où nous les avons laissés? Après avoir fait fuir le guet, et avoir vainement essayé de rentrer chez Rosalie, ils avaient été forcés de se réfugier dans un corps-de-garde de cavalerie, où ils contèrent franchement leur mésaventure. Le chef du poste leur envoya chercher un fiacre, dans lequel il fit monter avec eux deux de ses cavaliers, pour les conduire à l'hôtel, et s'assurer que ces messieurs fussent effectivement mousquetaires. Dans le cas contraire, ils devaient les déposer chez un commissaire de police.

Le jour commençait à poindre, quand nos jeunes gens arrivèrent à l'hôtel. Les trompettes venaient de sonner à cheval. Tout le monde était déjà debout, et on se préparait pour la grande revue de la plaine

des Sablons. Il fallait être bien déterminé pour n'être pas confus, en paraissant en chemise, et escorté par deux cavaliers, devant une compagnie toute entière. Les plaisanteries de nos deux jeunes gens désarmèrent bien vite les railleurs. Les questions et les réponses se succédèrent avec rapidité, et tout allait le mieux du monde, quand un vieux maréchal-des-logis survint. Il se fit expliquer l'affaire dans toutes ses circonstances, se pinça plusieurs fois les lèvres pour ne pas rire, et finit par envoyer ces messieurs, pour quinze jours, dans leur chambre, afin, ajouta-t-il très-finement, qu'ils aient le temps de se réchauffer. Latour, qui arriva avec le paquet, acheva de terminer l'aventure. Retournons au faubourg du Roule.

Sur les dix heures du matin, on vit arriver madame Dupont; on s'y attendait. Son air était sévère et important; on s'en

soucia peu. Elle débuta par des reproches sur l'abus qu'on avait fait de sa confiance; on ne l'écouta point. Elle parla enfin au nom de M. du Ponchelle, et on devint attentif.

Le président déclarait ne vouloir conserver aucune relation directe ni indirecte avec Mme Dulac, et Mme Dulac soupira : la bigamie et même la trigamie lui convenaient beaucoup. M. du Ponchelle lui laissait ce qu'il avait donné, et la mère Latour s'écriait que cela allait sans le dire. M. du Ponchelle offrait un contrat de deux mille francs de rente viagère, à condition qu'on lui remettrait au moment de sa naissance l'enfant, dont il était sûr d'être père, et qu'il éleverait convenablement. La conviction de M. du Ponchelle arracha un sourire à Latour, qui pensa à son premier mariage d'une semaine, et qui était également convaincu qu'il pou-

vait disputer au président, non les charges qu'il réclamait, mais les honneurs de la paternité. Rosalie, la mère Latour et lui tinrent conseil, pendant un quart de minute, et ils prononcèrent qu'un enfant de plus ne les enrichirait pas, et qu'un contrat de rente leur donnerait beaucoup moins d'embarras. En conséquence, madame Dupont tira le contrat de sa poche; on en portait alors, et on ne cherchait pas son mouchoir à chaque instant. Elle remit le titre à Rosalie, après lui avoir fait signer un acte par lequel elle renonçait au bénéfice du contrat, si elle n'appelait ladite dame Dupont, lorsque les premières mouches la piqueraient, et si elle ne lui livrait l'enfant au moment où il sortirait de son enveloppe.

Madame Dupont assembla les domestiques et leur donna le congé le plus solennel. Julie prit la livrée de Latour, et ne

pouvant entrer aux mousquetaires en qualité de femme de chambre, elle s'y présenta en qualité de domestique, et fut reçue par le jeune homme que le guet avait interrompu si mal à propos. La cuisinière et le cocher, pour qui Mme Latour n'entendait plus rien faire, allèrent battre le pavé, en attendant qu'une maison s'ouvrît pour eux. Les belles choses que je pourrais dire sur l'instabilité de la pauvre espèce humaine ! Le lecteur, très-judicieux, sans doute, se le dira à lui-même.

Quand madame Dupont fut sortie, la mère Latour revint à son projet d'établissement. Rosalie se trouvait fort bien de ne rien faire, et elle pensa que, moyennant *des épingles,* madame Dupont lui trouverait un second du Ponchelle. « Bah ! s'é-« cria Latour, elle trouvera quelque ma-« got, qu'il faudra faire semblant d'aimer « et auprès de qui les journées paraîtront

« d'une longueur interminable. Nous voil
« libres, ma chère Rosalie, nous nous ai
« mons, nous pouvons vivre dans l'aisance
« que nous faut-il de plus? Tu aimes la p
« rure; hé bien! la femme d'un petit mar
« chand n'est-elle pas mise à Paris comme
« celle d'un fermier-général? Il est vrai
« que les maris font quelquefois banque-
« route; mais cela ne nous arrivera pas,
« puisque tu as une garde-robe montée et
« deux mille livres de rente; et quand cela
« nous arriverait? On dit qu'à la troisième
« faillite, on a sa fortune faite.

Rosalie n'avait pas assez d'expérien... pour rien opposer à des raisonnemens de cette force-là. Latour lui donna un baiser, et il fut décidé qu'elle serait marchande de nouveautés... neuves comme elle.

On passa le reste de la journée à faire des projets plus séduisans les uns que les autres. On n'avait plus de domestiques;

madame Latour dérogea jusqu'à la cuisine. Elle déclara même qu'elle voudrait bien s'en mêler un peu à l'avenir, et qu'il lui suffirait d'avoir une petite fille, qui ferait le gros de la besogne.

Le lendemain on fit venir un tapissier et une revendeuse à la toilette; on loua une boutique et un entresol dans la rue de Bussy; quinze jours après, on avait ouvert, et la jolie figure de la marchande, et son air gracieux attiraient les chalands. Cela durera-t-il? C'est ce que nous verrons.

Que fait, que pense, que dit M. le président? Trompé par les dames du grand ton, par les élèves de Thalie, par une petite paysanne et par madame la présidente, à qui désormais adressera-t-il ses vœux? Il n'en sait rien. Il récapitule les perfidies de toute espèce dont il a été victime, et il trouve que la moins coupable est sa femme. Puis-

qu'un autre l'a aimée, pensait-il, j'aurais pu l'aimer aussi. Je l'ai forcée, par mon indifférence, à se procurer ailleurs ce qu'elle ne trouvait pas chez elle. Elle eût été sage, peut-être, si je me fusse montré époux sensible et empressé. Ma foi, j'ai envie de me faire amoureux de ma femme. Pas de dépenses, pas de soins, pas de mystère; elle sera toujours là, et cela est commode.

Madame la présidente, en revenant de Bordeaux, seule dans sa voiture, avec une femme de chambre toute nouvelle, et qui par conséquent ne s[illegible]ien les petites affaires de madame la présidente, en courant la poste, n'avait rien de mieux à faire que de penser. Elle réfléchissait aux inconvéniens, aux dangers d'une intrigue, aux regrets qu'elle cause tôt ou tard, au triste sort qu'elle aurait subi, si son époux eût été moins indulgent. Ces idées prenaient plus de force à mesure qu'elle ap-

prochait de Paris, et en arrivant dans la cour de son hôtel, elle disait en soupirant : Ah ! si M. Duplant m'eût aimée.

Le président entend le bruit d'une voiture, qui entre chez lui, et il met la tête à la fenêtre. Il reconnaît la berline de sa femme, et il s'élance dans la cour. Il lui présente la main avec empressement et la conduit chez elle. Il s'assied en face, il la regarde cinq minutes sans rien dire, et il s'écrie tout-à-coup : « Oui, oui.... vous êtes « jolie, fort jolie, madame, et je ne m'en « étais pas aperçu. » Madame répond, en inclinant la tête, et en souriant d'une manière tout-à-fait agréable. La conversation s'engage. « Comment diable, s'écrie en- « core son mari, vous avez de l'esprit, « beaucoup d'esprit, et je n'en savais rien ! « — Ce n'est pas ma faute, monsieur. — Je « n'ai trouvé dans le monde que des sottes « et des infidèles, et vous avez un défaut

« de moins que toutes ces femmes-là. — Je « n'aurais pas l'autre, monsieur, si vous « l'aviez voulu. — Et si je le voulais à pré- « sent, madame ? — Je vous proteste « que j'en serais enchantée. — Et vous me « répondez de l'avenir. ? — Aujourd'hui « même je romprai avec mon amant. — « Attendez au moins, madame, que je l'aie « mérité. »

Ils étaient seuls, et il n'est pas facile d'assurer précisément ce qui se passa. Cependant d'après quelques mots, échappés le lendemain au président, j'ai lieu de croire que le raccommodement fut scellé à l'instant même. Ce qu'il y a de constant, c'est que certain marquis fut prié le soir même de ne plus reparaître à l'hôtel, et comme ce marquis-là ne connaissait rien de si sot qu'une femme qui s'avise d'aimer son mari, il s'empressa de se pourvoir ailleurs.

Dans le monde galant, on appelle honnête homme celui qui ne paie pas ses dettes, mais qui ne perd pas de réputation les femmes qui ont eu des bontés pour lui. Sous ce rapport-là, M. le marquis était un très-honnête homme.

Rien ne troubla donc la tranquillité de madame la présidente, et de son amant-époux. Ils coulaient des jours *d'or et de soie*, et ils se proposaient bien, quand l'enfant de M. le marquis aurait vu le jour, d'en faire un qui serait vraiment à eux deux.

Un beau matin, Rosalie, madame Dulac, madame du Ponchelle, madame la mousquetaire, madame Latour bru, comme il vous plaira l'appeler, poussa des cris à amollir les rochers, et madame Dupont fut mandée aussitôt. Vers midi, elle constata la naissance d'un gros garçon bien constitué de toutes les manières. Elle

s'emballa avec lui dans un fiacre et le porta à M. le président, qui l'arrosa de ses larmes paternelles. Madame la présidente lui sourit fort agréablement, et la mère Dupont alla le remettre dans les bras de la nourrice qu'on avait arrêtée.

Peu de jours après, madame la présidente paya à son tour le tribut à la volupté, à la nature, à la nécessité, à tout ce qu'il vous plaira. Le nom de Valentin n'est pas noble; mais c'était celui du président, et comme il voulait que son fils eût au moins son nom de baptême, on l'appela Valentin. Madame la présidente s'appelait Estelle, nom distingué, harmonieux et que par cette raison les romanciers emploient très-souvent. La présidente voulut imiter son cher époux, et la fille à qui elle avait furtivement donné l'existence fut nommée Estelle. Voyons maintenant ce que nous allons faire d'Estelle et de Valentin.

Avant que je m'occupe particulièrement de deux enfans, qui deviendront deux héros, selon le privilége incontestable que me donne mon imagination, permettez-moi de faire, afin de n'y plus revenir, une courte digression sur madame Latour et son opulente et jolie compagne.

La vieille Latour connaissait le goût de sa bru pour la bigamie. Elle pouvait y joindre un jour celui du changement, et l'amant, à présent en faveur, serait éconduit. Une main de moins, et des goussets vides ne mettent pas un jeune homme dans une position bien riante. Il reviendrait nécessairement à la charge de mademoiselle sa mère, qui avait très-promptement contracté l'habitude de l'aisance, et qui ne se souciait pas de retomber dans les mains crochues de la misère. Elle conçut un plan qui assurait son sort et celui de son fils. Elle résolut de le marier tout-à-fait à

Rosalie, et de le rendre par-là maître du contrat et du magasin. C'est ainsi qu'autrefois Agrippine assura l'empire à son fils.

Au premier mot de mariage qu'elle fit résonner aux oreilles de sa bru, celle-ci répondit que sa mère, sa grand'mère, sa bisaïeule ne s'étaient pas mariées, et que, comme ces dames, elle voulait ne connaître que l'amour libre. La mère Latour cria à l'immoralité, parce que la morale lui convenait fort en ce moment, et l'intérêt du moment avait toujours été son guide, comme il est celui de tant d'honnêtes gens, qui jouent un rôle brillant ou obscur dans ce monde.

Rosalie ne se connaissait pas plus en morale qu'en grec. Elle tourna le dos au prédicateur femelle, et madame Latour ne l'eût jamais persuadée, sans un petit incident qui soumit la jeune femme à ce joug si redouté.

Parmi les jeunes gens qu'attirait la mine piquante de la marchande, il en était un qui venait tous les jours, qui achetait tous les jours et qui ne marchandait jamais. Une figure charmante, une jolie tournure avaient réveillé dans le cœur de Rosalie un ancien penchant à la bigamie. Le jeune homme ne parlait que des yeux, et toutes les femmes entendent ce langage-là. C'est ainsi, sans doute, qu'Adam fit l'amour à Eve, avant qu'ils se fissent un jargon, qui ne devait pas être plus riche qu'harmonieux. Rosalie comprit à merveille ce que le beau garçon voulait lui dire; elle lui sourit, et dans ce cas-là, sourire c'est répondre.

Dès lors, les billets et les réponses commencèrent à circuler. On se les glissait sous un gant, dans un chapeau, quelquefois même dans la main. Il ne manquait plus que l'occasion, et elle se présenta bientôt.

Un rendez-vous fut donné dans une maison commode, où Rosalie vola sur les ailes de l'amour. Latour, qui ne pouvait rien faire, se promenait pendant les momens qu'il ne donnait pas à la table et au sommeil; il se promenait donc seize heures par jour, à peu près.

Il remarque une femme qui trotte devant lui et dont la tournure est bien celle de sa fidèle compagne. Il double le pas et il reconnaît d'abord le schall, puis la robe, puis le chapeau. Le diable de la jalousie lui inspire la pensée de suivre Rosalie, et il entre avec elle dans la maison où son nouvel amant l'attend. Le jeune homme, ivre de joie et d'amour, reçoit sa belle dans ses bras, et pendant qu'ils se livrent à des étreintes préliminaires, Latour qui a oublié n'avoir qu'une main à son service, applique l'autre si rudement sur l'oreille de Rosalie, qu'il lui écrase son chapeau et fait

jaillir le sang du nez. Rosalie pousse des cris affreux et tombe dans un fauteuil; le jeune homme tombe sur Latour et le bat à outrance. Les vociférations font trembler les vitres; l'hôtesse obligeante accourt, pour tâcher de rétablir l'ordre; une patrouille, on en rencontre toujours quand on ne s'en soucie pas, une patrouille paraît, et sans entendre à aucune explication, elle emmène hôtesse, jeune femme, amans nouveau et ancien.

Les parties bien et dûment ouïes, M. le commissaire relâcha le jeune homme qui appartenait à une famille distinguée, et qu'on ne pouvait décemment arrêter; il envoya à la Salpétrière l'hôtesse, notée à la police pour être trop complaisante; il fit conduire Latour au Fort-l'Evêque, jusqu'à ce qu'il eût prouvé que le mariage, dont il arguait, et qui seul, dans cette circonstance, avait pu lui donner le droit de battre, avait

été légalement célébré. Comme certains commissaires sont aussi indulgens pour les jolies femmes que pour les jeunes gens bien nés, il fut loisible à Rosalie de se retirer chez elle.

Il fallut bien qu'elle avoua à peu près, à la mère Latour, ce qui venait de se passer. La mère Latour pleura, gémit, et fit semblant de s'arracher les cheveux. Elle redemandait son fils en suppliant, en menaçant, en tombant aux genoux de Rosalie. Si Latour eût été son mari, il n'eût fait que jouir de ses droits. Mais devant les tribunaux, ce n'était qu'un garçon sans état, sans domicile, qui s'était porté à des violences dans une maison suspecte, et le mot terrible *Bicêtre* vint expirer sur les lèvres de la mère Latour.

Rosalie était bonne fille au fond. Elle était toujours prête à tromper Latour; mais elle n'oubliait pas qu'il avait eu les prémi-

ces de son cœur, et, semblable à Manon l'Escaut qui revenait toujours à son chevalier, il ne fallait qu'une forte impulsion pour la ramener à ses premières amours. Ce mot redoutable *Bicêtre* la fit frissonner de la tête aux pieds: Elle promit tout à sa belle-mère, et elle courut chez le commissaire essayer ce que peut une jolie femme sur un cœur qui ne s'amollit pas aisément.

Elle déclara que puisqu'il ne manquait à Latour que le titre d'époux pour être mis en liberté, elle était prête à le lui donner. Elle était de bonne foi en ce moment; des larmes roulaient dans ses yeux et la rendaient plus belle; ses bras, portés vers M. le commissaire, s'arrondissaient avec une grâce touchante; ses genoux fléchissaient de façon que le magistrat fut obligé de la soutenir, et un magistrat n'est pas de bronze. Son front se dérida; son sourcil épais et

tombant se releva. Rosalie disait difficilement non, et à la fin d'une conversation, qui dut être assez intéressante, elle emporta l'ordre d'élargissement de son Latour.

Dès le soir même le contrat fut signé. Huit jours après le sacrement fut administré, et tout changea de face dans la maison. Rosalie sentit bientôt que l'obligation d'aimer est le moyen le plus sûr d'éteindre l'amour, et on a tant de ressources à Paris! Latour commença de son côté à trouver le changement agréable, et un mari occupé est rarement à charge à sa femme. D'ailleurs on ne la rencontre pas toujours à propos.

Rosalie avait les inclinations relevées, et ses distractions ne lui coûtaient rien. Latour n'avait pas oublié les bonnes fortunes du Grand-Salon, et ses walses lui coûtaient cher quelquefois. La mère, qui prévoyait le dérangement prochain des affaires, faisait ce qu'on appelle vulgairement *son petit*

magot. Le magasin se fondit; le contrat de M. le président fut engagé; Rosalie ne cédait rien qu'en pleurant, mais elle cédait; enfin, les huissiers mangèrent ce qui restait dans la maison. La mère Latour se retira dans un galetas; son fils, qu'elle ne pouvait plus voir, parce que son indigence lui fendait le cœur, son fils entra en qualité de valet dans une capucinière, et Rosalie?..... Un cheval superbe brillé pendant quelque temps devant un équipage magnifique; il passe ensuite à la modeste berline du Marais. Il va de là à la charrette ou au fiacre, et il finit chez l'écorcheur. Ma plume est trop chaste pour suivre Rosalie dans les rues de Paris. Décidément je ne veux plus me mêler des affaires de cette fille-là. Retournons chez M. le président; nous y serons plus à notre aise et surtout plus décemment, ce à quoi je tiens beaucoup.

M. Duplant et sa tendre épouse étaient cités comme des modèles par toute la noblesse de robe. L'hypocrisie fait si aisément des réputations ! Ils étaient sincères en ce moment ; mais que d'orages ils avaient suscités et supportés avant que d'entrer au port, et une profonde dissimulation couvrait si bien tout cela ! La noblesse d'épée ne parlait de ces époux que comme de deux êtres absolument ridicules. Elle les eût estimés singulièrement dans le temps où madame la présidente était marquise, et où le président courait des aventures un peu grivoises, si la chronique scandaleuse en eût parlé. Quelles différences dans les usages et les opinions résultaient alors de la couleur d'un habit, d'un plumet et d'une épée de plus ou de moins, d'une grande perruque ou d'une bourse à cheveux, et surtout du quartier qu'on habitait !

Je m'étendrais bien, si je le voulais, sur

ces scènes tendres, délicates, voluptueuses, qui se renouvelaient sans cesse entre monsieur et madame Duplant. Mais cela vous ennuyerait et moi aussi : certains détails ne sont piquans pour ceux qui n'y sont pas intéressés, qu'autant que l'amour est balloté par la crainte et l'espérance, et les époux ne connaissent ni l'une ni l'autre.

Revenons à mademoiselle Duplant, qui n'est pas fille de son père, et à Valentin, qui peut-être ne l'est pas davantage. Mademoiselle Estelle avait déjà un petit air prétentieux, qui annonçait la fille de qualité. Valentin était un beau gros garçon qui trouvait tout bien, qui trouvait tout bon, et qui riait toujours, lors même que son père nourricier battait sa femme, ou qu'il avait des maux de dents qui auraient donné des convulsions à tout autre enfant.

Le président et la présidente allaient voir régulièrement, une fois par mois, les jolis

enfans. Chacun d'eux, pour complaire à l'autre, mangeait de caresses celui qui n'était pas le sien, et dont peut-être au fond il se souciait très-peu. Les coffres de la berline étaient remplis au moment du départ, et on les vidait au profit de Valentin, d'Estelle et des deux nourrices. Quinze jours d'avance on parlait de ce qui viendrait à la fin du mois, et la veille du jour heureux était un jour de fête. Hélas! hélas! hélas! et quatre fois hélas!

Rappelez-vous, benin lecteur, ce que je vous ai dit, il n'y a pas long-temps. Lors de leur réconciliation, monsieur et madame Duplant s'étaient promis de la sceller en faisant un enfant, qui serait bien à eux deux. Ce noble projet ne s'effectua qu'au bout de deux ans, quoiqu'on ait fait plus qu'il ne fallait pour le remplir, après la délivrance de madame. Vous sentez quel changement dans les idées devait apporter

cette légitime, très-légitime grossesse. M. le président se repentit d'avoir donné son nom à mademoiselle la marquise. Madame la présidente aurait voulu retirer son consentement à l'adoption de Valentin. On ne se disait pas cela, parce qu'on n'avoue des pensées, qui ne sont pas délicates, qu'autant qu'on ne peut s'en dispenser. Mais quand on allait voir les enfans, les coffres de la berline étaient moins garnis, les caresses devenaient froides, et l'arrière-saison servit de prétexte plausible pour ne plus aller là du tout.

Madame la présidente accoucha d'un garçon, ce qui calma singulièrement les regrets et les plaintes qu'on n'avait encore osé se communiquer. Les biens de la maison étaient situés en Normandie, et la coutume de cette province donnait à peu près tout à l'aîné des garçons. Ainsi Estelle aurait une légitime quelconque et on donne-

rait à Valentin l'éducation nécessaire pour en faire un sous-lieutenant, ce qui ne coûte pas cher. Chacun des époux, ayant en particulier arrangé ce nouveau plan, et le trouvant très-raisonnable, se laissa pénétrer davantage; bientôt on s'expliqua franchement, et on fut très-content l'un de l'autre.

Cependant on ne pouvait laisser Valentin et Estelle en nourrice jusqu'à vingt ans. On répandit dans le public qu'un conseiller au parlement de Rennes, ami intime de M. Duplant, et qui n'avait jamais existé, venait de mourir et avait laissé ses affaires plus que dérangées. Il n'avait qu'un fils en bas âge, dont M. Duplant allait se charger. Que d'éloges on lui prodigua! Il en était honteux, parce qu'il ne les méritait pas. On prenait certain embarras, très-réel, pour de la modestie, et un *crescendo* de louanges éclatait de tous les côtés.

Des réputations, on ne sait pas pourquoi!

Valentin fit son entrée à l'hôtel sous le nom de Merville, et Estelle vint y prendre le rang que lui assignait le registre des baptêmes de la paroisse de M. le président.

On avait pris une nourrice à la maison pour le fils de l'hymen. Cette femme était soignée, caressée comme la nourrice d'un prince. On ne pouvait encore dire grand'-chose à M. Hypolite, parce qu'il ne répondait à rien, ou si on l'entendait quelquefois, c'est lorsque madame sa mère l'approchait de trop près. Alors il jetait des cris perçans et tendaient les bras à sa nourrice, qui le calmait aussitôt. Madame la présidente trouvait très-déplacée la préférence que monsieur son fils accordait à cette femme; mais le président avait l'*Emile* de Jean-Jacques, qu'il venait de faire brûler par la main du bourreau, et comme la persécution répand toujours un ouvrage, madame Duplant voulut lire celui-ci, et

elle y trouva qu'une mère n'a d'abord d'autre mérite que d'avoir joué à faire des enfans, et qu'elle ne doit rien attendre des siens qu'autant qu'elle remplit les devoirs que la nature lui impose. Madame la présidente appela Rousseau misanthrope, imbécile, et elle jeta le livre par la fenêtre.

Valentin était très-drôle, et Estelle fort intéressante. On causait avec eux, on les caressait même quelquefois, en attendant que M. Hypolite pût répondre convenablement aux sentimens qu'on avait pour lui.

Valentin, suivant toujours sa pente naturelle, recevait gaîment les baisers qu'on lui donnait; il en portait à Estelle, quand on ne lui en accordait pas. Le mettait-on en pénitence, ce qui arrivait assez souvent, et, je dois être vrai, il le méritait quelquefois, il mangeait gaîment son assiette de soupe et son morceau de pain sec. Le punissait-on plus sévèrement? Le mettait-on

en prison dans sa chambre? Il chantait une chanson villageoise, et s'endormait jusqu'à ce qu'on lui permît de sortir. Jouait-il? Oh! il bouleversait tout dans la partie de l'hôtel où il était relégué avec Estelle. Les maîtres venaient-ils? Il leur disait qu'on boit, qu'on mange, qu'on dort et qu'on joue fort bien sans savoir lire; que quand on n'a rien, on n'a pas besoin d'apprendre à compter, et que lorsque la danseuse plaît, on danse à merveille sans connaître d'autres positions que celle du plaisir. Ces raisonnemens n'auraient pas été convaincans pour les maîtres.... O mon Dieu! qu'ai-je dit là, pour les professeurs, si Valentin ne leur eût donné très-exactement leurs cachets, qu'ils ne gagnaient pas trois jours dans le mois? Mais c'est ce dont ils s'embarrassaient fort peu.

Estelle, plus douce, était plus appliquée, et quelquefois elle se moquait de l'igno-

rance de Valentin, qu'elle aimait pourtant de tout son cœur. Les choses allèrent ainsi pendant deux ou trois ans, et alors leur union devint plus intime, parce que monsieur Hypolite était l'objet de toutes les préférences, ce qui le rendait arrogant, grossier même, envers ceux dont il n'avait rien à craindre. Il essayait sa tyrannie naissante sur les domestiques qui n'osaient répondre un mot, sur Estelle qui pleurait. Il ne se jouait plus à Valentin qui répliquait toujours par quelque taloche. M. Hypolite allait se plaindre à maman, et maman ne manquait pas de mettre Valentin au pain sec, ou en prison, selon que le coup avait été plus ou moins fort.

Les années s'accumulaient, et notre bon Valentin ne savait rien. Estelle, qui avait profité de toutes les leçons de ses maîtres, proposa à son jeune ami d'en recevoir d'elle. Sa proposition fut accueillie, vous

vous en doutez bien, et l'ami faisait auprès de l'amie des progrès incroyables.

Tout allait bien, lorsque la femme de confiance de madame la présidente, et toutes les jeunes femmes en ont une, à qui elles communiquent au moins des pensées, tout allait bien, dis-je, lorsque cette femme vit, par l'ouverture d'une porte entrebâillée, Valentin distribuant à ses maîtres les cachets de leçons qu'il était impossible qu'il eût prises. Annette voit ici une affaire compliquée, dont la découverte lui fera honneur auprès de madame. Un petit paresseux, qui n'a pas le moindre égard pour M. Hypolite; des maîtres fripons, qui reçoivent l'argent qu'ils n'ont pas gagné; la jeune Estelle qui tolère tout cela; quel texte pour une bavarde!

Madame la présidente ajouta encore à ce que lui avait dit Annette. Elle parsema son discours d'observations fines, de réflexions

profondes, et elle conclut à ce qu'on prît un parti sérieux à l'égard de Valentin.

Le président, homme intègre, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de cet intéressant ouvrage, le président, qui sentait quelquefois de l'émotion dans ses entrailles paternelles, écouta très-attentivement madame son épouse, puis il prononça qu'il allait juger par lui-même des torts de l'accusé.

En conséquence, il fit venir Valentin, et le pauvre enfant eut à soutenir une thèse en lecture, en arithmétique et en danse. Il était en état de répondre assez passablement, grâce aux soins de l'aimable Estelle; mais l'air sévère du président le déconcerta; il balbutia; on le gronda, et il fut impossible de lui arracher un mot satisfaisant. Comme il se moquait de tout, il ne prenait jamais la peine de mentir; il convint, très-franchement, qu'il donnait

toujours ses cachets à ses maîtres, et que jamais il ne prenait de leçons. En quittant le papa, il rencontra M. Hypolite, qui jouait au charretier et qui lui donna un coup de fouet par la figure. Valentin lui arracha le fouet et le rossa si bien que toute la maison fut rassemblée en un instant. Le délit était très-grave; il était constaté, et il ne fut plus question que du jugement qu'on porterait contre le coupable.

Madame la présidente prononça que Valentin serait un fort mauvais sujet; qu'il était urgent de garantir Hypolite de la contagion, et qu'il fallait, sans tarder, éloigner de l'hôtel celui qui avait osé le frapper avec un acharnement soutenu. Le président était plein de déférence pour sa femme. Il sentait, peut-être, que Valentin serait désormais très-malheureux à l'hôtel, et il alla de suite s'arranger avec le principal du collége de Sainte-Barbe, où on ne

gâte pas les enfans, où on les instruit bien, et où on distingue ceux qui annoncent des dispositions.

Le soir, Valentin sortit gaîment de sa chambre, où on l'avait provisoirement enfermé; il monta gaîment dans le carrosse du papa, après avoir embrassé Estelle sur les deux joues, et il descendit au collége de Sainte-Barbe : c'était l'heure de la récréation. Il fut prendre la main de tous ses nouveaux camarades, et il leur tint ce discours, digne d'être remarqué : « Je suis un « bon enfant ; si vous me ressemblez, nous « vivrons à merveille ensemble. S'il en est « quelques-uns qui aiment la guerre, je les « préviens que j'ai les poings au bout des « bras. »

Le principal décida que cette courte harangue annonçait un grand caractère. Le président fut du même avis; il embrassa Valentin et lui promit que si on

était content de lui, il viendrait dîner les dimanches à l'hôtel.

Il fallait colorer aux yeux de madame Duplant l'adoucissement qu'on venait de promettre à Valentin, et son mari lui rapporta avec emphase la harangue spartiate que cet enfant venait d'adresser à messieurs de Sainte-Barbe. Madame la trouva plate et triviale. *J'ai les poings au bout des bras* est une expression populacière, repoussante pour des gens comme il faut. Au reste Valentin tient de sa mère. En faisant ces observations, madame oubliait que la pauvre Estelle était aussi l'enfant d'une fille.

Il n'y eut point de discussion entre monsieur et madame pour savoir si Valentin viendrait ou non, le dimanche suivant à l'hôtel. les écoliers, comme les soldats, ont l'habitude de *tâter* les nouveaux venus. Valentin, offensé, donna le premier coup,

et il fut puni, parce qu'au collége il est défendu de se faire justice à soi-même. Le lendemain, il écrivit son nom sur une carte; en entrant en classe, il déposa son billet de visite sur la chaire du régent de septième, ou de huitième, et il alla courir de corridor en corridor et de cour en cour. Ne sachant trop que faire, il entonna la complainte de Généviève de Brabant, qu'il avait apprise du cuisinier de l'hôtel. Un monsieur, chargé de surveiller la conduite des écoliers, et que ces espiègles désignent par le nom de *gâcheux*, arriva aux accens mélodieux de sa voix, et lui demanda pourquoi il n'était pas en classe. Valentin répondit qu'il avait donné son cachet, et qu'il comptait bien en faire autant tous les jours. Le gâcheux lui prit la main et le conduisit poliment jusque sur son banc. Son régent sourit, en le voyant, et par-conséquent il ne put le punir. Valentin

avait acquis sans efforts de très-jolis talens, et ne voulant pas travailler, il s'amusa à faire des boulettes de papier mâché, qu'il lançait du pouce et du second doigt avec une adresse toute particulière. Il en fit pleuvoir de tous les côtés, et il mit le désordre dans les rangs. Le régent le regarde d'un air sévère, et une boulette tombe aussitôt sur le nez du régent. Ce crime irrémissible provoque un appel à l'exécuteur des hautes-œuvres du collége, et Valentin, en recevant la correction, lui disait : « Je ne pleure jamais, je vous en « préviens ; faites ce que vous voudrez. »

Ce petit train de vie dura quinze jours. Le principal se plaignait au président, et menaçait de renvoyer l'enfant. Le président, qui jamais n'avait été embarrassé à l'audience, le fut beaucoup dans cette affaire-ci. Il se souvint enfin que Valentin aimait Estelle, et qu'elle obtiendrait peut-

être ce qu'il refuserait à toute autre considération. Il la pressa d'écrire à son ami un billet propre à le faire changer de conduite.

Estelle n'avait pas besoin d'être pressée pour cela, ni d'écrire quatre pages pour se faire entendre. Elle n'écrivit que ces mots : « Tu ne veux donc plus me voir, « puisque tu fais tout ce qu'il faut pour « t'éloigner de l'hôtel. Moi, je désire t'em- « brasser. »

Valentin, aussi concis qu'elle, lui répondit : « Estelle, je t'embrasserai di- « manche. »

Et en effet Valentin travailla avec ardeur toute la journée et les jours suivans : il faisait mieux que tout autre, quand il voulait en prendre la peine. Plus de boulettes, plus de querelles ; des prévenances, des égards pour son régent et M. le gâcheux, le firent distinguer d'une façon

toute particulière. Le régent et le gâcheux rendirent compte au principal de l'excellente conduite de leur élève, et le principal écrivit au président qu'avec de la douceur on ferait tout de cet enfant-là.

M. Duplant déclara à madame, avec assez de résolution, qu'il tiendrait à Valentin la parole qu'il lui avait donnée. Madame répondit, avec un petit air sec, que monsieur était bien le maître; mais que son fils et le sien irait dîner en ville, parce qu'elle n'entendait pas qu'il fût exposé aux brutalités de Valentin. « Hé bien, ma chère « amie, on enverra Hypolite chez sa bonne « maman. — Vous oubliez que le dimanche elle dîne avec nous, et bien certainement je ne confierai pas mon fils à des « étrangers. — Mais, madame, j'ai promis « à Valentin.... — Ah! monsieur, vous « ne m'aimez plus. » Un soupir où deux

accompagna ou accompagnèrent ces derniers mots.

Que pouvait répondre un mari débonnaire à une semblable interpellation? Monsieur embrassa madame, ce qui signifiait clairement : Valentin restera à Sainte-Barbe.

Cependant il était midi; dans ce temps-là on dînait à deux heures, et les écoliers comptent les momens. Valentin avait son *exeat*, et on le lui avait donné avec beaucoup de plaisir. Mais l'*exeat* ne suffisait pas pour ouvrir la grille; il fallait que l'enfant fût remis au mentor en livrée, ou en tablier blanc, qui devait le conduire du collége au toit paternel. Valentin comptait les minutes et ne voyait paraître ni Annette, ni Saint-Jean. Ennuyé d'attendre, il se glisse avec un camarade qu'on est venu chercher; il présente son *exeat* au

concierge, assez occupé à reconnaître les figures des sortans, pour n'avoir pas toujours le temps de compter les domestiques. Valentin est dans la rue.

Il ne sait plus de quel côté tourner; mais rien ne l'embarrasse. Il rencontre un fiacre, saute dedans, nomme M. le président et la rue Saint-Louis, le voilà en route, et bientôt il descend à la porte de l'hôtel. Il fait payer la course au suisse et grimpe au salon en chantant.

Depuis deux ou trois heures, Estelle comptait aussi les minutes. Elle errait de chambre en chambre et mettait sa jolie petite tête à toutes les croisées. Elle entend, elle reconnaît la voix de son ami; elle tressaille et court se jeter dans ses bras. Les premiers baisers, donnés et rendus, peut-être avec un peu trop d'énergie, Estelle prend la main de Valentin et l'introduit au salon. Madame Duplant, à son aspect,

fait une mine qui indique positivement à son mari ce qu'il a à dire dans une circonstance aussi sérieuse. « Valentin, pourquoi « es-tu venu ici sans permission? — Sans « permission, monsieur! je l'ai dans ma « poche, et il tire son *exeat*. — Voilà bien « l'autorisation du principal, mais la « mienne? — Vous me l'avez donnée, « monsieur. — Quand? — En me conduisant à Sainte-Barbe, vous m'avez dit que « je viendrais dîner à l'hôtel, le dimanche, « quand on aurait été content de moi pendant la semaine, et on l'a été beaucoup, « considérablement, extrêmement : mon « *exeat* en est la preuve. — Ma foi, ma« dame, je n'ai rien à répliquer à cela. « — Mais, monsieur, il devait attendre « qu'on l'allât chercher. — Hé, madame, « j'attendrais encore. — Allons, allons, « ma chère amie, ne pointillons pas davantage. Valentin, tu dîneras avec nous;

« mais sois sage ; je te le recommande ex-
« pressément. »

Depuis qu'il était au collége, Hypolite avait choisi un autre but de ses espiégleries ou de ses méchancetés. Il était né avec un assez bon cœur ; mais on faisait tout ce qu'il fallait pour le lui gâter, et on n'écoutait les plaintes de personne. Estelle passait auprès de lui la plus grande partie des journées, et c'était principalement sur elle que tombaient les saillies amères ou piquantes, et les traits de malignité de M. Hypolite. Estelle, blessée, allait pleurer dans sa chambre, et c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

On était à table et on avait eu la précaution de mettre Hypolite au haut-bout, et Valentin du côté de la porte. Placés ainsi, il était difficile qu'ils se querellassent ; mais ce jour-là, il passa par la tête de M. Hypolite d'empêcher Estelle de dîner, et il

99929

vida dans sa soupe une moitié de salière, qui était à sa gauche. Valentin mangeait comme un écolier; mais il ne perdait pas Estelle de vue. Il lance à Hypolite un regard foudroyant. Estelle laisse le potage, et Saint-Jean, qui a tout vu, se hâte d'enlever l'assiette. On sert à Estelle du fricandeau, et Hypolite y jette le contenu d'une poivrière qui était à sa droite. Valentin se lève, et se dressant sur la pointe de ses petits pieds : « Hypolite, s'écrie-t-il, si tu fais « encore une méchanceté à Estelle, je te « lance mon assiette à la tête. Je voudrais « bien voir cela, dit la présidente, d'un « ton à faire tout trembler. Hé bien, ma- « dame, vous l'avez vu, réplique Valentin. » Et en effet l'assiette est partie, et va se briser contre une glace, qu'elle met en éclats. Hypolite, qui n'a pas été touché, crie comme si on lui eût fendu la tête; madame Duplant crie comme si son fils était mort;

Valentin crie qu'on ait du moins à l'entendre; Saint-Jean crie le récit des méfaits de M. Hypolite; le président crie que tout le monde ait à se taire. Les faits, bien éclaircis et bien connus, la présidente dit à Hypolite, en le caressant : « Allons, « mon fils, ce n'est rien, ce n'est rien, « mon cher enfant, remets-toi à table; je « veux que tu dînes. » Elle ajouta qu'Estelle, qui n'avait rien dit, était une rapporteuse, et Valentin un petit scélérat, qu'il fallait à l'instant même renvoyer à son collége. Madame n'avait pas d'excellentes raisons à donner, pour empêcher Valentin de dîner; mais elle pleura, et femme qui pleure a toujours raison..... auprès de certains maris.

Le président fit au domestique un signe très-impératif. Saint-Jean prit le bras de Valentin, et Valentin sortit en protestant qu'il ne travaillerait pas s'il ne devait plus

voir Estelle. Saint-Jean lui fit faire une pause à l'office ; et bras dessus, bras dessous, comme deux bons amis, ils arrivèrent à Sainte-Barbe.

« Viens avec moi, Saint-Jean, je vais « parler à M. le principal, et tu rendras, « mot pour mot, ce que je lui aurai dit.

« Monsieur, mon devoir de demain est « fait et je vais le mettre en pièces. Je n'i- « rai plus en classe, et si on m'y traîne, « j'y transformerai mon rudiment et mon « dictionnaire en boulettes. Si on me pu- « nit, j'en rirai ; si on me chasse du col- « lége, je reverrai Estelle. Mon parti est « pris ; prenez le vôtre. »

Le principal, étourdi de cette harangue, tira Saint-Jean à part et lui en demanda l'explication. Quand il connut les détails, il jugea que Valentin avait moins de tort que ses parens ; il se confirma dans l'opinion que jamais on ne réduirait cet enfant

que par la douceur. Il lui recommanda de ne pas déchirer son devoir ; il lui promit qu'il reverrait Estelle, et il écrivit au président qu'il fallait seulement changer le lieu de la scène, et que puisque la présidente douairière dînait chez lui le dimanche, il fallait, le jeudi, faire dîner Valentin chez elle, avec cette Estelle, pour qui il ferait tout.

L'intervention de madame Duplant n'étant pas d'absolue nécessité dans cette négociation, le président, qui vraiment affectionnait Valentin, accepta sans balancer les propositions du principal, et il se reposa sur sa femme du soin de garder Hypolite le jeudi, et de garantir sa fille de ses persécutions pendant la semaine. Il connaissait peu le cœur humain : une femme tient faiblement à son enfant, quand elle en a totalement oublié le père,

et bientôt Estelle ne compta plus de jours heureux que les jeudis.

Mais le jeudi! on l'attendait dès le vendredi précédent. Valentin travaillait avec opiniâtreté, et il voyait le jeudi dans chacun des éloges qu'il obtenait. Estelle oubliait ses chagrins de la journée, en pensant que le jour écoulé la rapprochait de Valentin.

Insensiblement M. Duplant éprouvait pour Estelle, non la dureté, mais l'indifférence que sa femme avait pour Valentin. Il est des choses qu'on n'aime pas à se dire, mais qu'on sent fort bien. Le président se conduisait en homme qui ne devait pas plus à la fille de madame, que madame au fils de son mari. Devenu tout-à-fait indifférent sur le sort d'Estelle, toutes les affections de la présidente étant réunies sur Hypolite, la pauvre petite resta sans appui.

Ces enfans de l'amour ! on les fait avec tant de plaisir ! Comment peut-on les oublier sitôt ?

Valentin faisait des progrès rapides, il enlevait tous les prix et ne faisait pas de joloux : ses camarades avouaient de bonne foi sa supériorité. Le sentiment qui l'attachait à Estelle croissait avec l'âge, et il en attendait le bonheur de sa vie. Estelle lui accordait le plus tendre retour. Mais, quelque vif que fût son attachement, il ne balançait pas toujours les chagrins cuisans auxquels elle était en proie. Sa raison se développait ; elle ne concevait rien à la froideur que lui marquaient ses parens, à l'indulgence qu'ils avaient pour Hypolite. L'espèce d'abjection dans laquelle on la tenait lui parut enfin insupportable, et elle pria madame Duplint de lui faire terminer son éducation dans un couvent.

La présidente fut enchantée d'une pro-

position que peut-être elle n'aurait pas tardé à faire elle-même. Elle en parla à son mari, qui trouva qu'Estelle pensait en fille raisonnable. Il est à présumer, ajouta-t-il, que le goût du cloître lui viendra; il faut tâcher de le faire naître, et pour cela il sera bien de mettre cette petite fille dans une maison agréable. Dès le lendemain, on conduisit Estelle à l'Abbaye-aux-Bois.

La pauvre enfant fut étonnée de la promptitude avec laquelle on se rendait à ses désirs. Elle pressentit que, sans s'en douter, elle était entrée dans les vues de ses parens, et qu'on l'oublierait, dès qu'on ne la verrait plus. Valentin se retraça à sa mémoire, et elle demanda, en partant pour le couvent, que le seul jour de bonheur, dont elle jouissait dans la semaine, ne lui fût pas ôté. C'est chez la bonne maman que se passait le jeudi; M. et madame Duplant

n'en avaient pas l'embarras, et la grâce demandée fut obtenue avec facilité.

Quel fut l'état de Valentin, lorsque, le jeudi suivant, il apprit qu'Estelle était au couvent. Les amoureux ont, je ne sais pourquoi, la mauvaise habitude de mettre tout au pis et de croire, sans restriction, tout ce qu'ils craignent. Valentin s'écria qu'on voulait faire Estelle religieuse. Estelle, à qui cette idée n'était pas venue encore, l'adopta à l'instant. Ils s'embrassèrent, comme on s'embrasse quand on s'aime bien, et ils pleurèrent ensemble, ce qui dit-on, est fort doux.

Valentin n'était pas un garçon à rester long-temps dans cet état apathique. Il se leva, prit un air menaçant, frappa le parquet du pied, menaça du poing la voûte azurée, et jura que si on osait contraindre Estelle, il ne laisserait pas pierre sur pierre dans le couvent, et qu'il enleverait

son amie à travers les décombres. Et aussitôt éclatant de rire et prenant la main d'Estelle : « Bah ! bah ! lui dit-il, profitons « du bon temps, ne nous occupons pas de « ce qui peut arriver. Après tout, pour être « religieuse, il faut dire oui ; tu diras non, « et qu'en arrivera-t-il ? Le président se fâ- « chera ; je crierai plus haut que lui. En « attendant tout cela, pensons que c'est « aujourd'hui jeudi, et vive la joie ! »

Une bonne idée ne va guère sans une autre. La clôture d'Estelle fit penser à M. Duplant que l'état militaire, auquel il destinait Valentin, n'enrichit pas facilement, et qu'il faudrait ajouter long-temps à la modicité des appointemens. Le président était assez proche parent d'un prélat, qui aimait que son clergé représentât, et qui, par cette raison, donnait toujours les bénéfices à ceux qui pouvaient s'en passer. Il félicita le président sur la vocation

réelle ou imaginaire de Valentin. Il promit le premier bénéfice simple, qui viendrait à vaquer, et pour en manger dignement le produit, l'enfant n'avait qu'à prendre un habit noir et à se laisser couper une pincée de cheveux.

Six mois s'écoulèrent avant que monseigneur pût disposer d'un canonicat. Mais un certain jour, le président se rendit à Sainte-Barbe, et il notifia à Valentin qu'il fallait renoncer au plumet pour prendre le petit collet. Valentin rit comme un fou. Il dit qu'il n'avait aucun goût pour l'état ecclésiastique, et qu'il voulait l'habit uniforme qu'on lui avait promis. Le président répondit qu'on eût à se soumettre à sa volonté, ou qu'il retirerait ses bienfaits. Valentin répliqua qu'une affaire de cette importance valait bien qu'on y pensât vingt-quatre heures, et que le lendemain, il donnerait une réponse définitive.

Quand il fut rentré dans sa chambre, il s'assit sur son lit, et commença par se frotter les mains : un preneur de tabac eût tiré sa tabatière; cela donne des idées.

Allons, dit-il, ils veulent nous séparer Estelle et moi, et ils en auront le démenti. Cependant il faut vivre, et une tonsure n'engage rien. Ma foi, je serai chanoine, jusqu'à ce que je veuille être autre chose. L'abbé de Merville! oui ce nom-là sonne bien et ma figure ne s'accorde pas mal avec le nom. Le président cédera quelque chose pour obtenir le tout, et je lui dirai que je suis en réthorique et qu'un rhétoricien sait se conduire; qu'en conséquence j'entends toucher mes revenus et en faire ce qu'il me plaira. J'économiserai; j'aurai toujours cent louis en réserve; avec cela on va loin, et le jour où il faudra entrer dans les ordres, ou celui de la profession d'Estelle..... Hé bien, nous verrons.

Le lendemain il écrivit au président :

« Monsieur,

« Vous êtes trop bien éclairé sur ma vo-
« cation, pour que je puisse la combattre.
« Je suis disposé à m'agenouiller devant
« monseigneur. Mais je vous prie de re-
« marquer que des mains profanes ne
« peuvent, sous aucun prétexte, toucher
« aux revenus de l'Eglise, et que j'aurai
« seul le droit de disposer du mien. Si vous
« êtes pénétré de la force et de la justesse
« de mon observation, je suis à vos ordres. »

La tournure de cette lettre parut peu respectueuse. Mais elle décidait de l'objet essentiel. La présidente dit à son mari que le bénéfice de Valentin allait le mettre dans une sorte d'opulence, et que tranquilles sur son sort à venir, on ne devait plus s'en occuper. Elle ajoutait que s'il se conduisait mal, on lui prouverait, sa lettre à la main,

qu'il n'avait droit à aucun secours. Le président n'était plus jeune; il commençait à craindre toute espèce d'embarras; son cœur ne lui disait plus rien pour Valentin; il lui envoya ce billet laconique :

« Vous toucherez vos revenus; faites-en « un bon usage. Demain, je vous enverrai « mon tailleur. Après demain, je vous « présenterai à monseigneur. »

Le canonicat était de mille écus. Valentin fut ivre un moment de ses incalculables richesses. Parbleu, s'écria-t-il tout-à-coup, je suis un grand sot ! Combien de faquins n'ai-je pas vus à l'hôtel et dont tout le mérite était dans leur fortune ? A combien de ces gens-là ne tournerait-on pas le dos, s'ils n'avaient leurs poches pleines d'or ? On les accueille, on les caresse, on leur marque de l'estime, sans savoir s'ils le méritent ou non. Tout s'achète donc à présent jusqu'à la considération ?.... Hé,

mais.... ma fortune ajoutera à celle que je mérite personnellement. Je serai vraiment un personnage recommandable, et les égards dont on me comblera seront partagés par Estelle.... Que je suis simple, moi ! je ne l'épouserai pas, tant que je serai chanoine. Hé bien, je me *décanoniserai* quand le moment sera venu, et avec mes épargnes..... Oh ! c'est charmant, c'est charmant !

Le président avait toujours été très-exact à tenir sa parole, et il poussait l'exactitude jusqu'au rigorisme, quand son intérêt l'y portait. Au jour, à l'heure convenus, son carrosse était à la porte de Sainte-Barbe, et il fit dire à M. de Merville qu'il l'attendait. Valentin avait pris son nouveau costume, et il ne se lassait pas de se regarder dans son petit miroir. En effet, c'était bien le plus gentil petit abbé !.... En quatre sauts il passa de sa chambre dans le carrosse du

président, et bientôt on descendit chez monseigneur.

Cinq à six espiègles de l'âge de Valentin, vêtus comme lui, avec une riche simplicité, attendaient que le prélat parût. C'étaient autant de chanoines et de chapelains, qui n'avaient besoin ni de chapelles, ni de canonicats. Monseigneur agit en homme de cour, avec cette noble aisance, ces manières expéditives que donne l'usage du très-grand monde. La cérémonie fut terminée en un quart-d'heure, en y comprenant le temps nécessaire au débit d'une instruction pastorale, débitée d'un ton qui n'annonçait pas une persuasion très-intime. En sortant de chez le prélat, le président mit Valentin dans un fiacre, qui le reconduisit à Sainte-Barbe.

Le jeudi suivant, Valentin, paré de sa jeunesse, de ses petites grâces et de ce que son nouveau costume a de plus recherché,

courut se présenter à Estelle, qui fondit en larmes en le voyant. « Ah ! s'écria-t-elle, « tu as pu prendre cet habit ? — Il n'en est « pas de plus avantageux. — Il nous sépare. « — Il nous rapproche. » Et là-dessus, les questions, les interpellations, les explications, la satisfaction, la réconciliation, et tout ce qui s'ensuit.... d'honnête, bien entendu.

Comme une réconciliation ajoute à la tendresse, que la tendresse est toujours soumise à l'imagination et que l'imagination ne s'arrête jamais, nos jeunes gens regrettèrent qu'il n'y eût qu'un jeudi par semaine, et ils résolurent d'en faire un second du dimanche. Toutes les grilles possibles doivent s'abaisser devant un petit collet et un manteau court, et Valentin ne doutait pas que les religieuses le reçussent avec empressement au parloir. Estelle se promit de prendre un air plus réservé, de

baisser les yeux davantage et d'être très-attentive aux offices, afin de gagner la confiance de madame la supérieure. Elle était très-liée avec madame la dépositaire, jeune religieuse dont les parens avaient eu de la vocation pour elle, et qui se ferait un plaisir de fournir la pâtisserie, les confitures et les sirops, quand Valentin viendrait au couvent.

La présidente douairière était sourde. Elle faisait quelques questions quand elle voyait rire ou pleurer. On y répondait bien ou mal; elle n'entendait pas, et elle reprenait son Gil-Blas, qu'elle lisait pour la centième fois, ce qui prouve qu'elle était connaisseuse.

La mère Sainte-Rose aimait beaucoup Estelle, et se sentait assez de disposition à faire la collation le dimanche avec un joli petit abbé; mais il fallait que tout fût disposé d'après les règles invariables du cou-

vent; il fallait surtout ne pas marquer trop d'empressement à la supérieure, dont le consentement était d'absolue nécessité. Oh ! si on pouvait lui inspirer le désir de voir le petit abbé, et l'idée de l'admettre le dimanche ! Plus de permission à demander, plus de réprimandes à craindre, si plus tard il survenait quelque abus. On pourrait répondre à tout : Madame, vous l'avez voulu.

Tout cela n'était pas mal calculé pour une nonette de dix-huit ans. Estelle, qui n'en avait que quinze, était pourtant assez avancée pour sentir la justesse et la profondeur d'une telle conception. Qu'est-ce donc que l'esprit féminin ? C'est ce que nous ne connaissons pas trop, messieurs, quoique nous puissions en dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se développe longtemps avant le nôtre, et qu'il se soutient dans toute sa force à un âge où, très-ordi-

nairement, notre imagination est éteinte. Cet esprit-là vaut-il mieux que le nôtre? Voilà une question que je n'entreprendrai pas de résoudre, mais qui pourrait donner lieu à une dissertation métaphysique, assez volumineuse pour ruiner un libraire.

Dès le vendredi, en sortant des matines, la petite Sainte-Rose parla à madame du petit abbé, mais d'une manière assez vague. Le feu de la curiosité s'allumait aisément dans les cloîtres. Madame multiplia les questions. Sainte-Rose s'étendit un peu sur la naissance, la piété, et les agrémens de l'abbé de Merville; madame, heureuse de trouver l'occasion de varier ses conversations claustrales, interrogea encore. Sainte-Rose feignit d'ignorer les détails, et renvoya madame à Estelle. Estelle, qui était préparée, fit d'une étincelle un incendie.

a dit Gresset. Il fallait à madame un prétexte honnête pour céder au sien. Elle connaissait les vues de la présidente sur Estelle ; le projet de la cloîtrer était encore un secret pour tout le monde, et sa vocation ne paraissait pas décidée. N'était-ce pas une action louable d'entreprendre de la déterminer par la force de l'exemple ? Un enfant, avec qui elle avait été élevée, pour qui elle avait une sincère amitié, et qui, de bonne foi, et dans sa première jeunesse, renonçait aux vanités du monde, n'était-il pas fait pour l'entraîner ? Et puis le petit collet lui allait si bien ! disait-on. Ne serait-il pas tout simple qu'Estelle réfléchît que la guimpe a aussi sa coquetterie ? Et qui sait jusqu'où peut mener cette idée-là ?

Pour la première fois Estelle laissa échapper quelques mots qui indiquaient un certain penchant à la piété, et déjà madame avait remarqué qu'elle n'avait plus de dis-

traction aux offices. Estelle donna à entendre, d'une manière détournée, que M. l'abbé pouvait disposer d'une partie du dimanche, et madame résolut de l'inviter à venir au parloir.

Cependant, comme la vie monastique n'ôte pas la vanité, et que madame avait celle de connaître parfaitement les usages du monde et les convenances, elle écrivit à la présidente une longue lettre dans laquelle elle développait ses vues, et qu'elle terminait en lui demandant son assentiment.

Madame Duplant répondit qu'à la vérité M. de Merville devait entrer dans les ordres; mais que jusqu'alors il n'avait pas donné une idée bien positive de sa piété; qu'au surplus, puisqu'il voyait Estelle le jeudi, elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle le reçût le dimanche.

Ils s'aiment, pensait la présidente. Mais

que cette inclination-là croisse ou s'éteigne, ils seront toujours obligés de céder à notre volonté, et le temps les ramènera tôt ou tard à ce calme qu'il finit toujours par produire : j'en sais quelque chose.

Madame la présidente avait quarante ans et Estelle quinze ; il était clair que la belle maman en avait passé vingt-cinq dans la dissipation, et quelques-uns à tromper son mari. Mais se souvient-on de ces choses-là, quand on est intéressé à les oublier ? D'ailleurs, quand on se jette dans la réforme, qu'importe que ce soit plus tôt ou plus tard ? Le passé n'est-il pas éteint ? et qu'en reste-t-il qu'un vain songe ?

Estelle aurait pu répondre : Maman, quand j'aurai vingt-cinq ans, je penserai comme vous. Laissez-moi jouir des dix années qui doivent s'écouler d'ici là. Si je voulais discuter, je vous prouverais que vos jouissances se sont étendues bien plus loin,

par l'amour de hasard que le président et vous avez eu la fantaisie ou le bon esprit de prendre l'un pour l'autre. Mais Estelle n'avait garde de parler de tout cela, par la raison qu'elle n'en savait rien.

Madame la supérieure avait dans sa pénétration une confiance absolue. Elle ne doutait pas qu'elle ne lût au premier coup d'œil dans l'âme du petit abbé, et les doutes de la présidente sur sa piété, la disposaient à le juger favorablement sous tous les rapports : une religieuse, comme une autre, tient à son opinion et souffre difficilement qu'on veuille en déterminer la direction. En conséquence, le dimanche matin, M. l'abbé reçut de madame un billet fort bien tourné qui l'invitait à paraître à la grille immédiatement après les vêpres.

Le billet avait quelque chose de mystique, qui égaya beaucoup le petit abbé, et quand il entra au parloir, il avait la bou-

che riante et le maintien aisé. Son premier coup d'œil, son premier mouvement furent pour Estelle; il trouva ensuite Sainte-Rose très-jolie, et il jugea que madame avait pu être très-bien, il y avait trente ans. Le petit collet donne de l'assurance; aussi l'abbé ne marqua point le moindre embarras.

Madame le regarda par-devant par-derrière, lui fit cent questions auxquelles elle ne lui donna pas le temps de répondre, et finit par le proclamer un enfant charmant.

Madame voulut ensuite l'examiner sur ses connaissances théologiques. Elle lui parla des Pères; elle fit des citations en latin qu'elle n'entendait pas, et proposa des difficultés qu'elle n'aurait pu résoudre. Valentin ne connaissait aucun des grands hommes dont lui parlait madame, et il n'entendait rien à son galimatias. Mais ce n'était pas un garçon à rester court. Il parlait,

il parlait.....; et quand il commençait à s'embrouiller, il se jetait sur un chant de l'Enéïde, une ode d'Horace, ou une satire de Juvénal, et il ne revenait au français que lorsqu'il avait eu le temps de classer quelques idées. Il finit pas réciter la mort de Didon avec tant d'onction et de sentiment, que madame le bénit, en déclarant que ce jeune homme serait un des flambeaux de la foi.

M. le chapelain de la communauté parut et on servit aussitôt une superbe collation. M. le chapelain était un heureux bénéficier, qui observait scrupuleusement les bienséances de son état, mais qui n'était pas rigoriste. Il trouva l'abbé de Merville fort à son gré, et sans partager la haute opinion que madame s'était faite de lui, opinion que sa jolie figure avait peut-être singulièrement contribué à former, il le combla d'amitiés. Valentin sentit la

nécessité de se mettre de mieux en mieux dans l'esprit de cet homme-là, et il lui marqua toutes sortes d'égards. Le bon chapelain, enchanté, proposa à madame de faire entrer le jeune abbé les jours de grande fête et de l'admettre à l'aider à l'autel. Madame n'avait rien à refuser au chapelain. Il fut arrêté que dès le lendemain on s'occuperait des habits de chœur nécessaires au petit abbé, pour faire le sous-diacre. Estelle et Sainte-Rose s'écrièrent qu'elles y travailleraient, et Estelle demanda si la première grande fête était encore bien éloignée.

On aurait gardé Valentin pendant quelques heures encore; mais l'office du soir sonnait, et madame devait donner l'exemple. On prit congé du petit abbé, en l'invitant à ne pas se faire attendre le dimanche suivant.

En sortant, Valentin trouva le tour garni de confitures, de sirops et de liqueurs fines. La tourrière avait eu la prévoyance d'aller

chercher un fiacre, qu'elle garnit des provisions de l'abbé. L'abbé lui glissa un petit écu dans la main, et la tourrière partagea aussitôt la bonne opinion que madame avait conçue de lui.

Qu'il est fâcheux que l'homme ne sache pas s'arrêter à propos ! On a vu plus d'un conquérant perdre tout pour avoir voulu trop gagner. Ainsi, Valentin, gorgé de biscuits, de massepains, de bonbons et de vin muscat, voulut étendre ses jouissances dant la nuit. Sept à huit camarades furent invités à se glisser dans sa chambre quand tout le monde serait retiré, et ils trouvèrent l'ambigu servi sur un drap de lit, ployé en quatre ; le tout était sur une table de trois pieds en carré, ce qui avait forcé M. l'amphytrion à placer ses friandises pêle-mêle, en façon de pyramide. Les bouteilles étaient sous la table.

Il est difficile à sept à huit têtes de quinze

seize ans de jouir en silence. Les liqueurs exaltèrent les esprits, et le beau chanteur de la troupe commença une chanson, qui n'avait rien de canonique.

M. le gâcheux, fidèle exécuteur de sa consigne, se promenait dans les corridors, en chaussons de lisière, pour n'être pas entendu, et il prêtait une oreille attentive, afin de tout entendre. Les éclats de rire, qui suivaient le refrein de la chanson, lui indiquèrent la chambre de l'infracteur aux réglemens de la maison.

Il frappa moelleusement à la porte de l'abbé de Merville, ce qui n'empêcha pas la bande joyeuse de pâlir, le petit abbé excepté : l'aiguillon du plaisir pouvait seul émouvoir celui-là. Il fut ouvrir, et de l'air le plus aimable, il invita M. le gâcheux à prendre sa place qui restait encore sur son lit.

Le gâcheux répondit à l'invitation par une mercuriale, en façon d'homélie, qui

eût pu durer trois quarts d'heure, si son auditoire, remis de sa première frayeur, et encouragé par l'exemple de Valentin, ne lui eût ri au nez. Outré de cette irrévérence, le gâcheux protesta qu'il allait éveiller deux cuistres de cuisine et faire enlever solides et liquides. A cette menace, Valentin prend son parti. Il roule, avec ses camarades, son lit contre la porte; on pousse le gâcheux dans le fond de la chambre, et on lui propose de partager le réveillon. Le gâcheux, qui dans toute autre circonstance eût accepté la proposition avec joie, la rejette avec la dignité qui convient à son emploi. « Hé bien, lui dit Valentin, vous se« rez témoin, puisque vous ne voulez pas « être acteur. » Et on mange, et on boit, et persuadé qu'on n'a rien de plus à redouter, on continue la chansonnette, on berne, on baffoue M. le gâcheux.

On ne se doute pas qu'avant de frapper

la porte il a tiré le cordon de la sonnette d'alarme, et qu'il n'a parlé que de deux valets pour qu'on ne pense point à se mettre en état de siége, et en effet que peuvent deux pauvres diables contre un détachement de rhétoriciens ? Il n'y pas là de quoi les alarmer. Les quolibets et les rasades se succédaient rapidement, lorsque tous les marmitons et les garçons de chambre de Sainte-Barbe arrivent, armés de leviers et de bâtons. Dirigés par le bruit, ils font sauter en un moment les panneaux de la porte de l'abbé, et ils entrent par-dessus et par-dessous le lit.

« Messieurs, dit Valentin à ses camarades,

« La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

« a écrit Pigon, et nous serions des imbécilles de nous faire assommer sans nécessité. Proposons à l'ennemi de capituler.

« Pas de condition, s'écrie le gâcheux; qu'on

« se rende! — A discrétion? — A discrétion. »

L'abbé représente à ses camarades que la plus mauvaise affaire a toujours un beau côté ; que M. le gâcheux leur épargne à tous une indigestion qui était inévitable ; que pour les suites de leur fredaine, il n'y a qu'à mettre tout au pis pour avoir lieu de se féliciter du dénoûment. A un signal du gâcheux on enlève nos espiègles, on les enferme bien exactement dans des chambres dont les portes sont à l'épreuve des coups de genoux et même du bélier antique, et gâcheux et goujats viennent se jeter sur ce qui restait des dons de madame la supérieure, et font tout disparaître en un moment.

Valentin était plus pressé de dormir que de penser au lendemain. Il ne fit qu'un somme jusqu'à l'heure où on vint lui apporter l'ordre de comparaître par-devant M. le principal.

Ce chef suprême était doux, mais ferme et juste quand les circonstances l'exigeaient. Il était généralement aimé, et Valentin, qui avait des idées de justice et de subordination, répondait à chacun des reproches qui lui étaient adressés : « Vous avez « raison, M. le principal. » Le principal le menaça de la colère du président et du prélat qui l'avait nommé à un canonicat. « Oh ! leur colère passera, M. le princi- « pal. — Mais les effets en seront peut-être « sérieux. — Je les supporterai, M. le prin- « cipal. — Retournez en classe, monsieur, « et reprenez vos travaux ordinaires. » C'est une bonne pâte d'homme que ce principal, pensait Valentin en se retirant.

Les choses paraissaient avoir repris leur cours habituel, et le mercredi soir Valentin jouissait par anticipation du bienheureux jeudi, lorsqu'on vint lui dire qu'on le demandait au parloir. Le petit abbé y

trouve un inconnu qui l'invite à le suivre et l'abbé recule, au lieu d'avancer. Cinq à six grands drôles sortent d'une chambre voisine, s'emparent de sa personne, la portent dans un fiacre et la conduisent tout droit à Saint-Lazare. C'est fort bien, se dit Valentin, au moins la maison est honnête et on aurait pu me traiter plus mal. Mais, mes jeudis? mais, mes dimanches? Et Estelle? Bah! bah! quand je sortirai d'ici je serai plus sensible au plaisir de la revoir. Et la supérieure, que va-t-elle penser de moi? Ma foi, tout ce qu'il lui plaira.

Il y avait là un geolier en chef qui se faisait pompeusement appeler M. le préfet. Quand Valentin comparut devant lui, il lui demanda ce qu'il fallait faire pour vivre là en paix avec tout le monde. Le préfet répondit à sa question en lui faisant lire les réglemens de la maison. Valentin, qui

voulait en sortir, se promit de faire ce qu'il fallait pour cela.

Il demandait à M. le préfet des livres de piété, qu'il ne lisait pas ; du papier pour composer des sermons, qu'il comptait bien débiter un jour, et il faisait un opéra comique. Quelquefois il faisait un madrigal pour Estelle, une épître à sa prison, où on a tout le temps de penser à ce qu'on aime ; une romance sur les douceurs de l'oisiveté. Il allait à la messe tous les jours, et il était impossible de voir si ses yeux étaient noirs ou bleus. Il était au mieux dans l'esprit de M. le préfet, ce qui ne l'empêchait pas d'être soumis à certain usage de la maison, qui n'était pas sans désagrément. Les pensionnaires de Saint-Lazare, qui n'étaient pas adultes, recevaient matin et soir la visite de trois frères, dont l'un portait une fraction de balai ; le second prenait le patient par les bras et le jetait sur son dos ; le troi-

sième était fort expert dans l'art de faire sauter un bouton. Valentin comptait trente coups, et remerciait très-gravement ces messieurs de ne pas lui en avoir donné soixante. On ne parlait dans la maison que de la résignation du petit abbé.

Tant de vertus devaient enfin avoir leur récompense. Le seizième jour au matin, M. le préfet le fit descendre, l'exhorta à se mieux conduire à l'avenir à l'égard de M. le gâcheux, et lui notifia qu'il était le maître de retourner à Sainte-Barbe. Il ne se le fait pas dire deux fois; il prend sa course et se dirige, non vers le collége, on n'est jamais pressé de rentrer là, il vole à l'Abbaye-aux-Bois, en arrangeant une histoire pour madame la supérieure, et se promettant bien de ne pas dire un mot à Estelle des visites qu'il avait régulièrement reçues deux fois par jour.

La présidente douairière n'avait rien

apprendre à Estelle de la destinée de Valentin, parce que le président, qui n'aurait pas été fâché que l'abbé parvint aux premières dignités de l'église, pourvu qu'il ne lui en coutât rien, avait jugé à propos de taire à tout le monde et surtout à monseigneur la faute du néophyte et la correction qui en avait été la suite. Estelle n'avait trouvé rien de mieux à faire que de pleurer pendant l'éternelle quinzaine, ce qui ne l'avait pas abrégée et ne lui avait pas rendu son ami. Quand elle le vit au parloir, ses larmes tarirent, son cœur battit fortement, les roses reparurent sur ses joues, et par un mouvement, prompt comme l'éclair, elle passa sa main à travers de la grille; elle y eût passé le bras et le reste du corps, si la violence de la compression ne l'eût avertie que le fer n'est pas élastique. Valentin se précipite sur cette main; il la baise, il la rebaise; il la mange, il la dévore; mais,

comme il est difficile de baiser une main pendant une heure entière, il la rendit enfin à sa jolie propriétaire.

Pendant qu'il baisait et rebaisait, Sainte-Rose, qui accompagnait toujours Estelle au parloir, et qui trouvait ces petites caresses-là toutes naturelles, elle avait dix-huit ans, Sainte-Rose était allée courir par tout le couvent en criant le retour du joli petit abbé.

Madame la supérieure s'était beaucoup moins affligée de son absence qu'Estelle. Cependant elle s'était aperçue les dimanches, qu'il lui manquait quelque chose. Elle se rendit au parloir, en trotillant; elle présenta aux baisers de l'abbé une main qui ne le tenta pas d'abuser de la permission, et elle lui demanda d'où il venait. « Du séminaire, madame, où monsei-« gneur a jugé convenable de mettre en re-« traite et en méditation plusieurs jeunes

« ecclésiastiques. — Ne vous êtes vous pas
« ennuyé là, mon cher enfant, car on ne
« peut pas toujours prier et méditer? — Oh!
« madame, j'ai composé un sermon, que
« je débiterai si vous le permettez, le jour
« de la fête du fondateur de l'ordre. — Cela
« ne se peut pas, cher abbé, vous êtes en-
« core trop jeune pour paraître en chaire.
« Mais il faut le faire lire à M. Morel, no-
« tre directeur; il y trouvera certainement
« des idées heureuses. Mais dites-moi com-
« ment, avant de vous rendre au sémi-
« naire, vous n'avez pas écrit un mot à
« Estelle; elle vous aime vraiment comme
« une sœur, et je vous avoue que je n'ai
« pas été sans inquiétude sur votre compte.
« — Madame, le portier de mon collége
« est un négligent qu'on devrait chasser.
« Il ne m'a remis l'ordre de monseigneur
« que deux heures après celle indiquée
« pour mon entrée au séminaire, et je n'ai

« pensé qu'à prouver ma soumission et
« mon exactitude à mes supérieurs. — Il est
« charmant! il est charmant!... Faire
« des sermons à quinze ans et demi! c'est
« admirable, madame Sainte-Rose.... Ah!
« quel est donc ce rouleau de papier, qui
« vient de tomber de votre poche? (C'était
« l'opéra-comique.) Serait ce le panégyri-
« que de notre fondateur? — Madame....
« madame.... — Point de fausse modestie,
« mon cher enfant, passez-moi cela par la
« grille. — Ce n'est pas mon sermon, ma-
« dame, c'est.... c'est.... — Hé bien, qu'est-
« ce? Que je voie cela; donnez donc. —
« Madame, c'est une imitation d'un opéra
« de saint Augustin. — Comment, mon-
« sieur, saint Augustin a-t-il fait des opé-
« ras? — Hé sans doute, madame; n'avez-
« vous pas lu en tête de ses ouvrages: *Opera*
« *sancti Augustini?* — Il a raison, il a
« raison. Ce que c'est que de ne pas enten-

« dre ce qu'on lit ! Je ne me doutais pas, « en lisant l'évêque d'Hyppone, que je li- « sais des opéras. Passez-moi donc cela.... « Hé, mais, mon cher ami, cela me pa- « raît bien tendre. — Oh ! madame, ces « personnages-là sont tous allégoriques, et « leur amour n'est que celui du ciel, au- « quel vous avez consacré votre cœur. »

Pendant que la supérieure lisait, Valentin passait à Estelle ses madrigaux, et un long récit de son enlèvement et de son séjour à Saint-Lazare. En garçon prévoyant, il avait tenu cette pièce prête pour le jour de sa sortie. Peu expert encore dans l'art de glisser des billets doux, il s'y prit de manière que Sainte-Rose s'aperçut de quelque chose. Mais s'il est naturel de s'aimer, il ne l'est pas moins de se l'écrire, et l'indulgente nonette tourna la tête de l'autre côté.

Tout doit finir dans le monde, scènes

d'amour, comme les autres; Valentin fut obligé de s'arracher du parloir et d'aller montrer sa confusion à messieurs de Sainte-Barbe. Le principal l'accueillit mieux qu'il ne l'espérait, et son retour fut une fête pour ses camarades. L'année scolastique allait finir; on s'occupait sérieusement d'exercices publics et de compositions pour les prix. Quand on est fortement appliqué pour son propre compte, on ne se mêle pas des affaires d'autrui : l'aventure de Valentin fut bientôt oubliée, et il résolut de l'effacer du souvenir d'Estelle en déposant à ses pieds et ses couronnes et ses prix.

Vous jugez bien que la première fois que Valentin retourna au couvent, madame n'oublia pas de lui demander son sermon; que Valentin avait prévu cela, et qu'incapable d'en composer un bon, il avait trouvé à propos de copier dans nos anciens sermonaires. Trop adroit pour piller le Pe-

lit Carême et Bourdaloue, que la supérieure devait savoir par cœur, il avait emprunté un sermon tout entier du petit Père André, dont on se rappelle les facéties, mais qu'on ne lit plus.

Le dimanche suivant, il charge un fiacre de couronnes, d'une vingtaine de volumes et de sa petite personne. Il a sa copie du petit Père André dans la poche, et il part gaîment pour aller faire à la grille une autre moisson de lauriers.

Après les premiers complimens, les premières félicitations, une longue suite d'effusions.... de cœur, madame la supérieure, qui tenait beaucoup à ses premières idées, demanda le sermon avec instances, et l'abbé, d'un air modeste, tira le cahier de sa poche. Elle lut à haute voix, d'un ton plein d'onction, et bientôt elle éclata de rire. L'abbé Morel, le meilleur homme du monde, rit aussi, en tenant son gros ven-

tre à deux mains. Quand la supérieure d'un couvent et le directeur rient, toutes les nones doivent rire. Sainte-Rose et Estelle partirent aussitôt, et bientôt de longs éclats se firent entendre dans l'intérieur de la maison. Que de fois, dans la société, j'ai vu rire *de confiance*, ou par procédés, des gens qui n'étaient auparavant de rien !

Quand on cessa de pouffer de rire, on essaya de parler raison. Madame dit, d'un ton tranchant, que jamais on n'avait fait rire en chaire, et qu'il était facile de voir que ce sermon était l'essai d'un jeune homme, qui avait à se former le goût et le jugement. Valentin, qui était toujours à la réplique, répondit gravement ce que vous allez lire. « Madame, je vais régulièrement « au sermon le dimanche matin (il mon- « tait), et je vois toujours la moitié de l'au- « ditoire assoupi. Pourquoi ? parce que le « prédicateur n'a pas le talent de le tenir

« éveillé. Vous savez, madame, que quand « on rit on ne bâille pas, et que celui qui « commence par faire rire, finit toujours « par se faire écouter. D'ailleurs, l'homme « de génie ne se traîne point sur les traces « de ses devanciers; il se fraie une route « nouvelle, il crée, et c'est ce que je me « propose de faire. — Il est charmant! il « est charmant, n'est-il pas vrai, M. Morel? « — Oh, tout-à-fait, madame. Mais je « pense comme vous, que ce sermon-là ne « peut être prêché qu'ici. »

Valentin se souciait fort peu du jugement qu'on porterait sur l'œuvre du petit Père André. Il était tiré d'embarras, c'est tout ce qu'il voulait. Il fêta la collation de madame; il glissa à Estelle un tendre billet; il en reçut un, qu'en fille polie et qui sait qu'on doit toujours répondre, elle avait tenu prêt; il entra le lendemain en philosophie, pour en sortir sans être philoso-

phe, car tout le monde sait que rien n'est moins philosophique que la philosophie de collége.

C'est quelque chose de fort agréable que de voir la femme qu'on préfère, de lui baiser la main, de causer et de faire la collation avec elle. Mais l'homme, je crois vous l'avoir déjà dit, ne sait jamais se borner. Valentin devenait grand garçon; il avait beaucoup de théorie sur certaines choses, et il avait une envie inexprimable de causer avec Estelle de plus près. La fête du patron de la communauté lui procura cette satisfaction ineffable. Elle lui coûta un peu cher; mais il était heureusement né, et comme Figaro il jouissait du bon temps et il supportait le mauvais.

Ce grand jour donc éclairait à peine l'hémisphère, que l'abbé, beau comme un chérubin, et paré comme une châsse, s'achemina vers le couvent. Toutes les portes

s'ouvrent devant lui ; il court à la sacristie, où était déjà M. Morel ; il couvre sa soutane des ornemens brillans et neufs que les plus jolies mains du monde, pour lui du moins, avaient façonnés avec des soins si recherchés. Madame la supérieure lui passa la main sous le menton et protesta qu'il y avait quelque chose d'angélique dans toute sa petite personne ; Estelle rougit en le regardant, Sainte-Rose lui sourit, et l'heureux petit fripon suivit l'officiant.

L'abbé Morel représenta fort bien. Il fit, du patron, un panégyrique auquel l'auditoire ne comprit rien, ni lui non plus, et les cérémonies bien et dûment terminées, on se disposa à fêter un splendide dîner. L'abbé de Merville était à table à côté d'Estelle, qu'on avait admise, et sans tirer à conséquence, au réfectoire de mesdames. Ce n'était pas la supérieure qui avait arrangé les places ; mais Valentin cherchait

Estelle, Estelle cherchait Valentin; deux amans qui se cherchent se trouvent bientôt, et ceux-ci, accolés l'un à l'autre, étaient tombés sympathiquement sur les premières chaises qu'ils avaient trouvées devant eux.

Je ne sais comment le genou du voisin avait trouvé celui de la voisine, comment le pied de la voisine avait rencontré celui du voisin, mais la position leur plut; ils la gardèrent pendant tout le dîner; ils se dirent ainsi beaucoup de choses, et cette manière de causer n'est pas sans dangers imminens.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on passa du réfectoire chez madame, où, en raison de la solennité du jour, on devait se récréer à chanter des motets, et ensuite à jouer à *pigeon vole*, et à *je vous vends mon corbillon*, Valentin et Estelle ne se trouvèrent pas présens. Madame re-

garda l'abbé Morel ; l'abbé Morel regarda madame, et Sainte-Rose, aussi pénétrante qu'elle était bonne, courut précipitamment à la chambre de la petite Duplant. Madame, qui n'était pas à beaucoup près aussi leste, y arriva pourtant quelques secondes après Sainte-Rose. La porte était ouverte : c'est fort bien, disait madame ; mais l'abbé ne devrait pas être là. Et puis sa couronne de cheveux était un peu dérangée ; Estelle, droite comme un piquet, et rouge comme une cerise, avait les yeux collés au parquet : madame remarquait quelque désordre au fichu. Certains jurisconsultes prétendent que plusieurs semi-preuves équivalent à une preuve complète, et madame pensa comme eux. Piquée d'avoir été dupe d'un petit abbé de seize ans ; obligée, peut-être de punir avec éclat un délit qui pouvait devenir public dans la maison, elle prononça formellement à

M. de Merville l'arrêt d'un bannissement éternel. Estelle pleura; c'était toujours là sa ressource. Elle n'en fut pas traitée avec plus d'indulgence. Les verroux de sa cellule furent tirés sur elle, pour huit jours. L'abbé descendit en chantant un petit air; il prit son chapeau, salua très-légèrement madame, et mit en sortant un louis dans la main de la tourière. Ce louis-là, pensait-il, en retournant à Sainte-Barbe, me rapportera de gros intérêts. On a supprimé le dimanche; mais il reste six jours dans la semaine, et la tourière aime l'argent. Et le jeudi donc, le jeudi! la vieille présidente est sourde.

Oui, mon cher ami, la vieille présidente est sourde; mais elle n'est pas aveugle. Le jeudi suivant, nos jeunes gens furent si violemment tentés d'ajouter une scène à celle qu'ils avaient jouée au couvent, qu'ils finirent par céder à la tentation. Madame la douai-

rière ne s'apercevait pas de leur absence, et il y avait une demi-heure qu'ils étaient allés, je ne sais où. La grand'maman pose son livre, regarde autour d'elle et ne voit personne; elle appelle, personne ne répond; elle sonne. Elle demande si on a vu Estelle et le petit abbé; on lui répond que non. En femme discrète et prudente elle ne chargea personne du soin de les trouver. Elle parcourut son hôtel en s'appuyant sur sa canne; elle traversa, dans les mansardes, des corridors qu'elle n'avait pas vus depuis vingt ans. Elle écouta à toutes les portes, et réfléchissant bientôt qu'elle perdait son temps et que peut-être il n'y en avait pas à perdre, elle alla tout frappant avec le bout de sa canne, et personne ne répondit, comme vous le jugez bien.

La douairière descend dans les appartemens du premier... personne. Elle parcourt le rez-de-chaussée... personne. Elle se dé-

cide à rentrer dans son salon, à reprendre son gros livre et à attendre nos espiègles, puisqu'il ne lui était pas possible de les trouver.

Que voit-elle dans le salon ?... Estelle et le petit abbé, tenant sur leurs genoux un échiquier, pour avoir une contenance, et faisant semblant de jouer aux échecs, dont ils ne connaissaient pas une pièce par son nom. Interrogatoire sérieux et prolongé d'une part; réponses fermes et précises de l'autre : on avait eu le temps de se remettre du trouble, qui suit toujours certaines escapades. On était allé se promener au jardin, dont toutes les allées sont tirées au cordeau, où, par conséquent, l'œil plonge de toutes parts et où on n'avait été vu d'aucun domestique.

La vieille présidente sentit bien qu'on ne lui faisait que des réponses évasives, et ne pouvant convaincre les coupables, elle

jugea qu'il fallait avoir l'air de les croire, pour prendre secrètement des mesures, et arrêter plus sûrement un petit commerce qui ne lui paraissait pas très-licite.

Dès que les jeunes gens furent retirés, l'une à son couvent et l'autre à Sainte-Barbe, la bonne maman envoya chercher son fils, auquel elle exposa, d'un ton plein de vérité, ses soupçons et ses craintes, et le président retourna chez lui conférer avec sa femme, ou plutôt lui demander son avis sur ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance. Madame la présidente méditait profondément sur un cas, qui ne devait pas lui paraître nouveau, mais auquel elle attachait une importance proportionnée à l'éloignement que lui inspiraient nos jeunes infortunés, la présidente, dis-je, méditait, lorsqu'on lui apporta une lettre de la supérieure de l'Abbaye-aux-Bois.

La bonne supérieure avait jugé d'abord

qu'il suffisait d'interdire à Valentin l'entrée du couvent pour que certaines espiégleries ne se renouvelassent plus. L'abbé Morel était d'avis qu'il fallait supprimer les jeudis, ainsi que les dimanches; et comme le chapitre d'un couvent de filles est toujours sans occupation, et qu'il faut qu'un chapitre ait l'air de servir à quelque chose, la supérieure et l'abbé Morel jugèrent urgent de le convoquer et de lui soumettre l'affaire.

Le premier jour fut employé à bien spécifier et à classer le délit. L'ouvrage du père Sanchez fut d'une grande utilité au casuiste Morel. Mais comme on ne trouve dans Sanchez que de gros vilains péchés, et qu'il ne s'agissait ici que d'une peccadille, on remit au lendemain à discuter mûrement sur la peine qu'il conviendrait d'infliger aux coupables.

Or, comme il n'y avait pas culpabilité

évidente, le chapitre fut très-embarrassé le lendemain sur la décision qu'il fallait rendre, et on espéra qu'un autre lendemain on y verrait mieux.

Et ce lendemain-là, les lumières du chapitre n'étant pas accrues, il décida qu'il ne déciderait rien.

Mais comme les lois de la prudence doivent toujours être observées, surtout quand les lois criminelles se taisent, on convint à la très-grande majorité des voix que madame Duplant serait instruite du fait et de ses circonstances, pour, par elle, être pris le parti qu'elle jugerait convenable.

Et comme l'abbé Morel était le bel esprit et le flambeau de la communauté, il fut chargé de la rédaction du procès-verbal. Et comme l'abbé Morel voulait aller souper, il remit à un lendemain encore l'expédition du chef-d'œuvre qu'il méditait déjà, et ce dernier lendemain étant un

jeudi, la présidente reçut le factum et une lettre de la supérieure, au moment où elle réfléchissait, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, sur ce que son cher époux venait de lui apprendre.

Tant de fautes accumulées n'étaient certainement pas pardonnables. Aussi jugea-t-on qu'on ne les pardonnerait pas. Il fut décidé que Valentin serait abandonné à lui-même, qu'on ne le verrait plus, que la porte de la douairière lui serait interdite, qu'Estelle ne sortirait plus de son couvent, et que le lendemain sa tendre mère irait lui porter l'ordre de commencer à l'instant son noviciat. Les résolutions arrêtées par une seule tête sont aussitôt exécutées. Il y avait au plus une heure que la présidente était levée, et déjà elle était à l'Abbaye-aux-Bois.

Estelle comparut et fut traitée en coupable, quoiqu'on ne sût rien de positif sur

ce qui s'était passé. Elle pleura beaucoup et elle dit d'un ton timide que si elle avait commis une faute, ses larmes devaient l'avoir effacée. La pauvre enfant ne se reprochait rien : il est de si jolis péchés! et peut-être n'en avait-elle pas commis.... de bien décisifs. La supérieure essaya de fléchir madame Duplant ; elle fit valoir la grande jeunesse et l'inexpérience d'Estelle..... Estelle était condamnée. Sa mère répliqua très-sèchement à la supérieure que cette jeune personne annonçait des goûts qui rendaient sa réclusion nécessaire ; que ce n'était que dans un cloître qu'elle pouvait faire son salut, et elle sortit en ordonnant à Estelle de prendre le voile blanc dès le lendemain.

La supérieure la calma, la consola en lui disant que son noviciat devait durer un an, et que si, pendant le cours de l'année, sa vocation ne se prononçait pas, elle se-

rait la première à s'opposer au dessein de sa mère. Cette manière de raisonner avait trop de rapport avec celle de Valentin, pour ne pas faire une forte impression sur Estelle. Les années sont des siècles, pendant la première jeunesse, et quand on en a une devant soi, il semble qu'on n'en doit pas voir la fin. Estelle se résigna donc.

On envoya chercher la couturière du couvent, qu'heureusement ou malheureusement on trouva malade. Il est certain que cette maladie facilita des projets, amena des événemens, dont le récit pourra vous amuser.... si toutefois, comme aurait dit M. de La Palisse, ils ne vous ennuient pas.

Le jeudi suivant Valentin se présente à l'hôtel de la douairière. Un Champenois qu'on avait fait venir, pour être suisse, comme Petit-Jean des *Plaideurs* était arrivé d'Amiens chez le seigneur Dandin,

un Champenois dit assez brusquement à Valentin que la porte ne s'ouvrirait pas pour lui. Valentin fut étourdi du coup; mais se remettant promptement, il dit au suisse de Champagne qu'il aurait raison de ne pas lui ouvrir la porte à l'avenir, puisque tel était l'ordre reçu. Mais que cette porte était ouverte, et qu'il pouvait passer, puisqu'il n'y avait pas de défense à cet égard. « Vous avez raison, M. l'abbé; pas- « sez, passez. »

L'abbé arrive au salon, et il allait crier les plus belles choses du monde aux oreilles de la vieille présidente, qui le calma en quatre mots : Estelle ne vient plus ici. Sortez.

Cette harangue laconique fit le plus grand effet. L'abbé qui n'était pas tenté de dîner en tête à tête, avec la grand'maman, se retira aussitôt. Le suisse Champenois fut mandé, et pour éviter à l'avenir toute es-

pèce d'équivoque, il lui fut enjoint d'empêcher toujours M. de Merville d'entrer, que la porte soit ouverte, ou qu'elle soit fermée.

Parbleu, disait Valentin en se retirant, plus de dimanches, plus de jeudis, cela est bien dur ! Il faut pourtant que je me console, car si je m'afflige, si je pleure, je n'amollirai pas les métaux, et les grilles du couvent n'en seront pas moins de fer.... Hé, mais.... la tourière est de mes amies, ou du moins elle doit être disposée à me servir, puisqu'elle a reçu le plus beau de mes louis. J'écrirai une belle lettre ; la tourière la remettra ; elle me rendra la réponse...., et puis..... nous verrons.

L'abbé entre dans le premier café ; il se fait donner du papier, une plume, de l'encre ; il écrit trois grandes pages d'un style tantôt pathétique, tantôt plaisant, et il finit en proposant à Estelle de sauter, une

nuit, par-dessus les murs. Il a dix-huit cents francs en or, et avec cela on fait le tour du monde.

Il court à l'Abbaye-aux-Bois; il parle, il presse, il conjure; la tourière est incorruptible. Il montre un second louis.... qu'il ne donne pas; rien n'ébranle le cerbère femelle. Il sortait, assez triste, et se disant déjà : Il faut pourtant que je me console, lorsqu'un menuisier, portant une bière sur son épaule, mit la main sur la sonnette de la première porte du couvent. « Pour qui « cela ? — Pour madame Saint-Jean-Chry- « sostôme. — Morte, quand ? — La nuit « passée. — A quel jour les funérailles ? — « A demain matin. — A quelle heure ? — « Je n'en sais rien. — Demande-le à la tou- « rière; voilà un écu; je t'attends ici. » Il sait que la cérémonie se fera à dix heures.

Hé, que diable, pensait Valentin, cette mère Saint-Jean-Chrysostôme avait bien

quelque parente au monde. Le deuil se présentera, et semblable au cousin de Picard, qui va à la noce sans en être prié, j'irai, moi; à l'enterrement de la bonne religieuse; je serai sa cousine, sa nièce, tout ce qu'on voudra; je verrai Estelle, je lui parlerai...., et nous verrons.

Mais comment ferai-je pour sortir demain du collége?.... Rien de plus aisé, je ne rentrerai pas ce soir. Mais le principal?... Oh, le principal, le principal !.... Et mon argent qui est dans ma chambre ! j'en aurai peut-être besoin. Il n'est que trois heures; je peux rentrer à Sainte-Barbe et en ressortir encore.

Il vole du couvent au collége, du collége au marché du Saint-Esprit. Il s'y pourvoit de tout ce qui est nécessaire à une jeune fille en deuil, et il va s'établir dans un modeste hôtel garni, qui est en face du couvent. Il dîne, il soupe, il se couche, il

dort d'un sommeil profond et tranquille; il se lève le lendemain, déjeune de bon appétit et fait monter la fille pour lui aider à faire sa toilette. Sa robe lui allait comme si on avait pris mesure sur une guérite.... « Des ciseaux et des épingles, « dit-il à la fille. — Mais, monsieur, je ne « sais pas... — Voilà six francs; mainte- « nant tu sais tout. »

On l'arrange, on le fagotte; un voile d'un noir tirant sur le jaune, lui couvre la moitié de la figure; il se plante, droit comme un échalas, devant sa croisée; il attend ce que le hasard, le destin, sa bonne étoile voudront faire pour lui.

A neuf heures et demie, deux fiacres arrêtent à la porte de l'abbaye. L'abbé saute les escaliers quatre à quatre; il rencontre son hôte, qu'il colle au mur d'un coup de coude; il lui jette un louis, et on n'a rien à dire à un monsieur, ou à une demoiselle

qui paie ainsi. Valentin se glisse au milieu de sept à huit femmes qui descendent des voitures; il entre avec elles dans l'intérieur du couvent, et l'intraitable tourière lui présente un siége, comme aux dames avec lesquelles il est.

On attend madame la supérieure, et les femmes n'attendent pas sans causer. Valentin apprend bientôt que l'une est la sœur de la défunte; qu'une autre est sa nièce; qu'il y a des cousines, des arrière-cousines; que toutes ces dames se connaissent particulièrement. Que sera-t-il lui? Il n'en sait rien.

Après avoir parlé d'elles pendant un quart d'heure, c'est-à-dire après bien des mots insignifians et des inepties, une des causeuses adressa la parole au gentil abbé. « Qui êtes-vous, ma belle demoiselle? — « Une pauvre orpheline, que madame « Saint-Jean-Chrysostôme avait mise en

« apprentissage chez la couturière du cou-
« vent. Sa mort me replonge dans la mi-
« sère. — Oh, ma cousine était une bien
« digne dame. » Et comme il est convenu qu'on ne doit pas d'égards à une orpheline dans la misère, la cousine leva le voile de l'abbé pour juger de sa figure. On se récria sur sa beauté, sur son air modeste. On s'attendrit ensuite, et on convint de se cotiser pour achever la bonne œuvre commencée par la défunte. Une des dames donne son adresse et invite la petite à la venir voir le lendemain ; la petite le promet et baise les mains de sa bienfaitrice ; la supérieure paraît, et prenant un air affligé, elle fait signe de la main que le moment est venu. On se lève ; on se met en marche ; on remarque tout haut que la robe de la petite lui va très-mal ; on la dégage déjà, par des procédés humilians, du fardeau de la reconnaissance ; la petite ré-

pond qu'elle a loué ces habits de deuil pour assister aux funérailles de sa bienfaitrice ; on loue son bon cœur, et on ne s'occupe plus d'elle : des femmes ont tant à voir dans un couvent, où on n'entre qu'une fois ou deux dans sa vie !

Valentin est étonné de ne pas voir les pensionnaires. Madame craignait d'affecter de jeunes organes, en faisant descendre ces demoiselles dans les caveaux de sépulture. Valentin commence à croire que sa tentative n'aboutira à rien. Il verra, il verra, selon sa très-bonne habitude, comment ceci finira, et il ne s'affecte de rien. En effet, ce qui peut lui arriver de pis, c'est de sortir comme il est entré.

A la pâle lueur des torches funèbres, il croit reconnaître Estelle, qui déjà figure parmi les novices, et qu'on voulait familiariser avec l'idée de la mort, elle à qui la vie pouvait être si chère !

Il avance, il arrête; il se coule le long des murs humides; il s'approche; il est dans l'enchantement; c'est son amie !..... Il lui presse la main.

Estelle, interdite, ne sait à quelle pensée se fixer. Quelle est cette fille? Que lui veut-elle? Pourquoi caresse-t-elle si tendrement sa main? Si c'était lui !.... « Suis « le deuil quand nous sortirons, lui dit Va- « lentin, et ne t'inquiète de rien. »

Il a parlé bien bas et cependant son amie a reconnu sa voix : le cœur a aussi des oreilles. Valentin a repris sa place, et déjà Estelle se glisse du côté où est la famille de la défunte. Que veut faire Valentin? Elle l'ignore; mais il l'aime : qu'a-t-elle de mieux à faire que ce que l'amour lui a prescrit? Elle est si malheureuse! tout changement doit lui être avantageux.

Valentin ne prend pas de tabac et cependant il en a dans sa poche. Les amoureux

ont toujours quelque arrière-pensée : nous saurons à quoi est destinée cette poudre assez malpropre, dont cependant beaucoup de belles dames ne craignent pas de faire usage.

La cérémonie va finir. L'abbé vide son cornet de tabac dans sa main droite, c'est celle dont nos parens nous obligent à nous servir, c'est la belle main, et à force de nous aider exclusivement de celle-là, nous devenons à peu près manchots du bras gauche; mais nos pères, nos grands-pères, nos bisaïeux n'avaient qu'une main à leur service; nos enfans, nos petits-enfans n'en auront pas davantage.

Les préjugés, amis, sont les rois du vulgaire.

Valentin veut être sûr de son fait; il a donc son tabac dans sa main droite, de la gauche il tire Estelle par sa robe; il se place avec elle derrière la supérieure, qui reconduisait le deuil hors de la première enceinte. Madame donne un coup de clo-

che ; la tourière ouvre ; elle voit de quoi il s'agit et elle court faire crier sur ses gonds la porte de la rue. Estelle, courbée, cachée tantôt derrière la nièce, tantôt derrière la cousine de la défunte, tantôt enfin derrière son ami, échappe aux regards de la supérieure, qui, à la vérité, est loin de penser à mal. Déjà elle se croit dans la rue ; déjà son cher abbé lui prend la main ; il va l'entraîner, il ne sait où : on ne saurait tout prévoir en un jour. L'impitoyable tourière a l'œil actif et sûr. Elle compte celles qui sont entrées et qui seules doivent sortir. Une robe blanche, une coiffure en cheveux la frappent ; elle s'approche ; elle reconnaît Estelle. « Que faites-vous ici, « mademoiselle, lui dit-elle d'un ton assez « brusque ? Rentrez, s'il vous plaît. » Et elle se place entre la porte de la rue et l'intéressante jouvencelle, à qui elle ôte tout moyen de faire un pas de plus. Valentin lève sa

belle main; c'est la droite, vous vous en souvenez; il l'ouvre et une poignée de tabac bourre les gros yeux saillans de la tourière; elle pousse des cris du diable; elle trépigne, elle se roule par terre. Toutes les dames sortantes sont stupéfaites; elles se parlent, elles se consultent; elles relèvent la pauvre tourière, victime de son inviolable attachement à son devoir. Elles la traînent dans sa loge; elles cherchent de l'eau fraîche, une serviette; elles lui lavent, elles lui relavent les yeux.

Valentin a pris Estelle sous son bras; il a ouvert la portière d'un des fiacres qui a amené le deuil; il y est monté avec sa tendre amie; il a dit au cocher: « Aux bureaux des diligences, au galop, et six « francs en arrivant. » Deux chevaux de fiacre valent mille écus, quand on a promis six francs à leur maître; ils passeraient par-dessus les tours de Notre-Dame.

Nos amoureux arrivent dans la cour des diligences, et ils descendent de leur fiacre aussi lestement qu'ils y sont montés. Six chevaux sont attelés à une lourde voiture, et Valentin demande où elle va. « A Tou- « louse, répond le conducteur. — Y a-t-il « encore des places ? — Il en reste trois. » Le jeune homme court au bureau, arrête, paie deux places et monte dans la diligence avec son Estelle à qui il dit. « Il nous est « égal d'aller à Toulouse ou ailleurs; quand « nous serons arrivés là, nous verrons. »

Le postillon fait claquer son fouet; la lourde machine s'ébranle, elle roule, les chevaux prennent le grand trot. C'est toujours ainsi que les diligences entrent à Paris et en sortent. Elles vont au pas sur les grands chemins.

Il était temps que le couple charmant sortît de Paris. Le premier soin de la tou-

rière, lorsqu'elle put parler, avait été d'appeler le jardinier et ses garçons, et de les mettre sur les traces de la fugitive Estelle. Ils ne savaient quelle route le fiacre avait prise ; l'un courait par une rue, l'autre par une autre ; ils arrêtaient tous les fiacres qu'ils rencontraient, et à la fin de chaque interrogatoire qu'ils faisaient subir aux cochers, ils recevaient des injures ou des coups de fouet. Fatigués d'être injuriés et battus, ils étaient rentrés au couvent, et s'étaient jetés sur une couche à melons, où bercés par les rayons d'un soleil du mois de juin, ils s'étaient profondément endormis.

Un fripon n'en trahit pas un autre, quand il ne trouve rien à gagner. Le cocher, qui était resté à la porte du couvent, avait très-bien entendu l'ordre donné par Valentin ; mais comme on ne lui offrit pas

seulement douze sous, il répondit *je ne sais pas*, aux mille et une questions qui lui furent faites.

L'évasion d'une belle demoiselle, qui devait prendre le voile blanc, et dont la dot était perdue pour la communauté, fut un événement terrible, inconcevable, inexplicable pour les dames de l'Abbaye-aux-Bois. La supérieure se hâta d'écrire à M. le président une lettre où il n'y avait pas un mot orthographié, mais dont les idées étaient fortes. Elle représentait à M. Duplant que l'honneur de son nom exigeait qu'il fît faire les plus rigoureuses recherches; qu'Estelle avait mérité une punition exemplaire, et que lorsqu'elle serait réintégrée dans les murs du couvent, on l'y mettrait en prison, jusqu'à ce que sa vocation ne fût plus douteuse. Le président courut chez le lieutenant de police, qui manda les chefs de l'armée grise, qui mirent en route leur infan-

terie, qui se glissa partout et qui ne découvrit rien.

Le président savait que Valentin et elle avaient échappé de Sainte-Barbe, et il ne doutait pas que les deux jeunes gens courussent le monde ensemble, puisqu'ils n'étaient pas dans Paris. On s'avisa le quatrième jour de faire compulser les registres des diligences, et on n'y trouva inscrits ni mademoiselle Duplant ni M. de Merville; nos espiègles étaient partis sous le nom des demoiselles Desormeaux. Dans ce temps-là, on se promenait tranquillement dans toute la France, sans que personne s'avisât de demander aux promeneurs d'où ils venaient et où ils allaient. Ainsi le hasard seul pouvait faire découvrir nos aimables et cependant bien criminels fugitifs.

Mais que diable, pourquoi faire un abbé d'un garçon qui veut avoir une femme, et une religieuse d'une petite fille qui veut un

mari? Et on les juge, on les condamne, *pardi* ils font des fredaines! Qui de vous, rentés et mamans, n'en a pas fait quelques-unes? Là, mettez la main sur la conscience.

Des fredaines! Valentin et Estelle s'arrêteront-ils à point où ils en sont? Hélas! j'ai bien peur du contraire. Mais je viens de le dire et je le répète : Que leurs fautes tombent sur les têtes de monsieur et de madame Duplant.

Quoi qu'il arrive aux uns pour avoir suivi l'amour, aux autres pour les y avoir en quelque sorte contraints, voilà nos jeunes gens sur la route de Toulouse, et Valentin est fagoté de manière à donner lieu à de singuliers quiproquos.

C'est une ménagerie qu'une diligence. On y trouve des animaux de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de tous les poils, de tous les caractères, de tous les genres d'esprit. Trop heureux les voyageurs

avec qui on n'a pas encaissé un homme gros comme une tonne, attaqué d'un ou tarrhe, ou de la goutte, et sujet aux lars quets du haut et du bas ! Plus heureux encore s'ils ne sont pas empêtrés d'une vieille femme qui porte son perroquet sur une épaule, son écureuil sur l'autre ; qui a son carlin à ses pieds, et la cage du perroquet entre ses jambes, ce qui empêche le voyageur placé vis-à-vis d'elle d'étendre les siennes ! Plus heureux infiniment les voyageurs qui n'ont pas avec eux une ou deux nourrices et leurs nourrissons, un politique, un beau parleur faisant des *cuirs*, et un négociant ayant la fureur de parler commerce à tout le monde, même à ceux qui n'y entendent rien ! Mais le plus grand de tous les fléaux, et à mon premier énoncé on aura peine à le croire, c'est une jolie fille qui voyage sans père et sans mère, et dont chacun veut s'emparer. Si elle ne

se prononce pour personne, les œillades retombent de tous les côtés; les coups de coudes lui viennent à droite, à gauche, par-devant, et des mains indiscrètes se glissent par-derrière. Elle est fatiguée, excédée, meurtrie de la tête aux pieds. Les rivaux se mesurent déjà des yeux, et si la belle s'avise de faire un heureux pour se débarrasser des autres, la guerre civile s'allume dans la guimbarde. Le juge de paix de cet arrondissement est obligé de descendre du cabriolet et de venir pérorer en guêtres et en bonnet de coton. Il a vraiment l'esprit conciliateur; il ne veut blesser personne, parce qu'à l'arrivée l'usage lui donne droit à un *pour-boire*, qu'à la rigueur cependant on peut lui refuser. Ce magistrat de sûreté ne prend donc que des demi-mesures, qui rendent toujours le mal plus grave, et pour l'arrêter sans retour, la petite fille fait autant d'heureux

qu'elle a de compagnons de voyage, et tous ces messieurs, en arrivant à Paris ou ailleurs, vont, au lieu de s'occuper de leurs affaires, maudire pendant six semaines Christophe Colomb et ses abominables découvertes.

Ici, messieurs, nous n'avons rien de semblable à craindre. Les demoiselles Desormeaux sont chastes..... autant qu'on peut l'être quand on aime beaucoup. Elles ont pour compagnons de voyage un marchand, une comédienne qui a quitté les ingénuités depuis vingt ans, et un capitaine de dragons, dont le régiment est en garnison à Toulouse.

Le premier soin du capitaine et du marchand fut de regarder très-attentivement nos jeunes demoiselles. Elles étaient deux, et le négociant attendait modestement que l'officier se prononçât pour l'une avant de faire sa cour à l'autre. Une

fut pas long-temps incertain, parce que la comédienne s'empara de lui si positivement, qu'il lui fut impossible de s'en défaire, à moins cependant de la jeter par la portière, extrémité à laquelle un homme bien élevé ne se porte pas facilement. Voilà donc une de nos demoiselles en sûreté.

Les hommes ne se connaissent pas en toilette, et les femmes avouent de bonne foi que ce n'est pas pour eux qu'elles se parent. Et pour qui donc ? Pour elles-mêmes, pour caresser leur vanité et humilier leurs égales, fantaisie qui coûte toujours fort cher aux maris. Voilà pourquoi nous regardons de si près à nous marier, pourquoi tant de filles sont condamnées au célibat, et ce sexe, qu'on dit si fin, ne se doute pas de cela. Revenons.

Le capitaine regarda fort peu la robe bien ou mal faite de Valentin. Il s'attacha essentiellement à une figure charmante, à

un fichu que gonflaient deux pelottes de laine et à un pied assez mignon. Il allait joindre à Toulouse une femme qu'il aimait beaucoup, dont il était passionnément aimé; mais il faut faire quelque chose entre deux une diligence, et une distraction de deux ou trois jours n'est pas une infidélité. Il fit donc vivement sa cour à mademoiselle Desormeaux l'aînée, c'est ainsi que Valentin s'était annoncé.

Le quiproquo fit grand plaisir au jeune homme. Estelle n'avait plus rien à reconquérir, ni lui non plus. En conséquence, il se prêta assez volontiers aux agaceries du capitaine; il répondit assez bien aux choses flatteuses et tendres qui lui furent adressées: il était amoureux; on lui parlait sa langue; pouvait-il ne pas l'entendre, et ne pas répondre avec facilité?

Le capitaine avait de l'expérience, et il savait à quoi s'engage une femme qui sé-

pond d'une certaine façon. Il savait encore qu'il est plus honnête d'attendre que la nuit ferme les yeux aux témoins importuns, que de les leur crever. Il résolut donc d'attendre pour former une attaque dans les règles, que les ténèbres favorisassent ses tendres entreprises. La comédienne, qui occupait le derrière de la voiture avec le marchand, venait de former le même projet. Elle seule gardait une exacte neutralité et se proposait bien de dormir tranquillement jusqu'au jour, si le sommeil l'emportait sur les cahots et la fatigue d'une position trop long-temps prolongée.

Le blond Phébus était allé visiter les Néréïdes, ou si vous l'aimez mieux, et pour parler français, le soleil était couché; il l'était depuis une heure, et le calme le plus parfait régnait dans la diligence. Tout-à-coup s'élève sur le devant et le derrière de la voiture un léger frémisse-

ment, semblable à celui qui dans un temps orageux rafraîchit d'abord, croît, siffle, et devient un ouragan dévastateur. Le capitaine, en cherchant ce qui n'existait pas, avait trouvé une pelotte de laine; le marchand, pour avoir trop trouvé, ne savait plus où il était. Le capitaine, furieux d'avoir été joué par un jeune garçon, se lève, disposé à le châtier à la dragonne; un cahot le rejette sur sa banquette et envoie tomber sur ses genoux la comédienne et le marchand. Le capitaine les repousse avec violence; la comédienne s'accroche à la robe de Valentin et emporte le morceau avec elle. Cependant la résistance qu'a opposé la robe a singulièrement tempéré la force de répulsion, et le marchand seul est allé tomber sur le dos contre la banquette qu'il occupait quelques secondes auparavant. Il crie qu'il a les reins cassés; Valentin crie qu'on a mis sa robe en lambeaux;

la comédienne crie qu'on ne repousse pas une femme avec cette brutalité; le capitaine, dont ces nouveaux incidens ont calmé la colère, se met à rire aux éclats. Estelle s'éveille en sursaut et demande ce que signifie tout ce tintamare.

La voiture roulait sur la terre, parce que le chemin n'était point pavé en cet endroit. On aurait bien dû dépaver celui où a eu lieu le soubresaut dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, si on ne voulait pas le réparer. Le juge de paix de la diligence ne sait que penser du bruit qu'il entend dans l'intérieur. Il fait arrêter; il descend du cabriolet, muni d'une lanterne sourde; il ouvre la portière et il voit... effet prodigieux d'un calot! La tête de la comédienne ne se trouve plus; on n'aperçoit que le derrière de la perruque à bourse du marchand, et des jambes ça et là, dont on ne reconnaît plus les propriétaires. Va-

lentin, fille d'un côté, montre de nuance, la moitié d'une veste et d'une culotte de soie noire. Estelle, qui croit tout perdu, se met à pleurer; le capitaine rit plus haut que jamais; le conducteur jure; le sable ne sait plus où on en est.

Le conducteur commence un interrogatoire, qui bientôt ennuie le capitaine. Il interrompt l'orateur. « Avez-vous, lui de-« manda-t-il, entendu quelquefois parler « de mademoiselle Androgyne? — Non, « monsieur. — Mademoiselle Androgyne « était à la fois fille et garçon; il plaît à « mademoiselle Desormeaux l'aînée d'être « mademoiselle Androgyne cadette; per-« sonne n'a rien à dire à cela. Mademoiselle « Estelle est une jeune personne fort esti-« mable; je vous déclare que je les prends « toutes deux sous ma protection, et certes « je ne souffrirai pas qu'on leur manque de « respect. — Monsieur,.... monsieur.... —

« Abrégeons... Démêlez-moi ces quatre « jambes-là ; placez madame dans votre « cabriolet, et que la paix se rétablisse ici. « — M. l'officier, j'ai ma place dans la voi- « ture ici, sûrement... — Ah ! vous ré- « sistez ! Au premier relai, je vais trouver « le maire du village ; je lui déclare que « vous faites d'une diligence une chambre « à coucher, et je vous fais mettre à pied. »

Le discours du capitaine était clair ; les faits étaient positifs ; la pauvre femme, que l'officier eût disputée au marchand, si elle eût eu trente ans de moins, fut obligée de descendre et de se mettre à côté du conducteur. Le marchand, qui n'avait plus rien à faire, s'endormit, et le capitaine jasa avec nos jeunes gens.

Valentin sentait la nécessité de réparer promptement le désordre de sa toilette, et il ne pouvait, sans ameuter les passans, aller à la voiture à la friperie. Le secours

d'un tiers lui devenait indispensable, et il ne dissimula rien. La franchise, l'amabilité du joli couple intéressèrent vivement le capitaine. Après s'être emporté contre les parens, qui oublient qu'ils furent amoureux, et qui contrarient ceux qui sont bien aises de l'être à leur tour; après avoir chaudement approuvé la conduite d'Estelle et de Valentin, il promit au jeune homme de lui procurer des habits à la première ville où on s'arrêterait, et il lui fit quelques questions sur les projets qu'il avait sans doute formés pour l'avenir. « Des pro-« jets, monsieur! Je ne m'occupe jamais « de cela.— Mais où allez-vous? —A Tou-« louse.—Et après?— Oh nous verrons.— « Et si on vous suit; si on vous arrête?— « Ce ne sera pas ma faute. — Hé! que de-« viendra cette pauvre petite? —Vous me « faites trembler. — Je vous conseille de « sortir de France, et de passer en Es-

« paigne. » Bien ! — Vous avez fait de bonnes « études ; vous enseignerez le latin et le « français, et vous vivrez. — Excellente « idée ! — Comment présenterez-vous ma- « demoiselle ? — Comme ma femme. — Al- « lons donc, allons donc, personne ne « croira au mariage de deux enfans. — Hé « bien ! j'en ferai ma sœur. — Cette sœur-là « paraîtra suspecte. Faites-en votre frère. « — Vous avez ma foi raison. — Avez-vous « assez d'argent pour aller jusqu'à Madrid ? « — J'en ai de quoi faire deux fois le tour « du monde. — Ménagez-le bien, mon cher « ami : il vous faudra du temps pour vous « faire connaître et avoir des écoliers. Par « exemple, une chambre vous suffira, et il « en faudrait deux si mademoiselle était « votre sœur. Elle se chargera des petits soins « du ménage, et ce qu'elle vous apprêtera « vous semblera excellent. — Mais, mon- « sieur le capitaine, il me semble qu'il

« convient que nous logions séparément,
« jusqu'à ce que nous soyons mariés. — Oui,
« cela convient, mademoiselle; mais cela
« est fort ennuyeux, et pourquoi vous en-
« nuyer, quand vous pouvez vous autre-
« ment? »

Valentin protesta que l'officier était l'homme le plus raisonnable qu'il eût vu de sa vie, et il embrassa Estelle si tendrement, si vivement, qu'elle commença à penser comme lui.

On arriva à Tours, où on devait coucher. Le capitaine, fidèle à sa parole, courut chez le fripier le plus renommé de la ville, et fit apporter un gros paquet d'habits, de toutes les tailles, qu'on déposa, par ses ordres, dans un cabinet voisin de la chambre des jeunes gens; ils choisirent, essayèrent, essayèrent encore, et lorsqu'ils eurent à peu près leur affaire, le capitaine alla leur acheter, toujours par esprit d'éco-

nomme; six chemises de garçon; il prétendait que six chemises à deux valent mieux que trois à chacun. Quand le travestissement fut terminé, on fit monter le conducteur ière. Mon ami, lui dit le dragon, vous avez cru comme moi, que ces messieurs étaient des demoiselles. Un louis qu'on va vous donner, vous prouvera incontestablement que vous vous êtes trompé, et vous fermera la bouche. »

Le marchand, à qui il était fort égal que les jeunes gens fussent des garçons ou des filles, consentit volontiers à se taire. La comédienne composa. Elle déclara qu'elle allait publier dans l'auberge ce qu'elle savait de cette aventure, si on ne consentait à oublier la sienne et à la réintégrer dans l'intérieur de la voiture. « Accordé! accordé! s'écria le capitaine. Mais « arrangez-vous de manière à ce que je « n'aie plus à souffrir des cahots. »

Il était temps que nos amoureux trouvassent un capitaine de dragons, homme de sens et de jugement. Le lieutenant de police de Paris avait écrit dans les principales villes de toutes les grandes routes pour qu'on arrêtât, et qu'on rendît à un président du parlement de Paris deux victimes qui voulaient lui échapper. On était à table, on commençait à souper, lorsqu'un commissaire de police entra dans la salle à manger, et les deux signalemens à la main, alla regarder les voyageurs sous le nez. Ses yeux louches se portaient du papier sur les figures et des figures sur le papier. « Ter-« minez donc, M. le commissaire, lui dit « le capitaine. Nous n'avons pas ici de « demoiselles de seize à dix-sept ans; ma-« dame en a cinquante; il y en a trente que « monsieur porte une perruque à bourse; « je suis capitaine au régiment Dauphin-« Dragon, et ces jeunes messieurs sont

« deux cadets gentilshommes que je con-
« duis à mon corps, et qui sont particuliè-
« rement protégés par M. de Sartines. Par
« M. de Sartines ! reprend le commissaire.
« Oh ! ils feront leur chemin ; ils feront
« leur chemin. Je vous salue, messieurs,
« et je vous demande pardon de vous avoir
« dérangés. »

Le souper fut très-gai, comme vous pouvez le croire. Des malheureux échappés au naufrage sentent vivement le prix de leur existence, et l'amour, qui a cru tout perdre, s'applaudit d'avoir tout gagné. Estelle avait touché au moment d'être séparée, sans retour, de son cher Valentin, et ses alarmes le lui avaient rendu plus précieux. Aussi consentit-elle, sans trop de difficultés, à partager avec lui une chambre à deux lits. Valentin donna sa parole d'honneur de ne pas sortir du sien. Ces paroles d'honneur-là sont-elles vraiment obliga-

toires?.... Il est constant que le lendemain Estelle rougit beaucoup en revoyant l'officier; qu'elle n'osait lever les yeux sur personne dans la voiture, et qu'à la dérobée elle pressait tendrement la main de son ami. Je suis tenté de croire que la suppression des dimanches et des jeudis avait été prononcée sur des apparences mensongères, sur des rapports calomnieux, car jamais la sensible Estelle n'avait éprouvé le trouble, l'embarras, la confusion qui l'agitaient en ce moment. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'à Bordeaux elle ne répliqua pas quand Valentin dit à l'hôtesse qu'il ne voulait qu'un lit pour lui et son frère.

> Le premier pas se fait sans qu'on y pense;
> Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas?

Mais le second, mesdames, le second!.... Oh! que celui-là est joli!

En arrivant à Toulouse, le capitaine

s'applaudit d'avoir été sage en route, parce que, disait-il, il serait en état d'obtenir, pour ses jeunes amis, des marques de bienveillance d'une certaine dame qui avait des bontés pour lui. A Toulouse, comme ailleurs, les femmes mènent leurs maris, ou à peu près. Celui de cette dame est lieutenant de police, et on obtiendra facilement de lui un passe-port, à l'aide duquel nos amans franchiront les frontières.

En effet, le capitaine se conduisit si bien, mais si bien, que dans son ravissement la dame s'écria : « Ah ! mon ami ! je « vous donnerais ma vie. — Je ne demande « pas tant. Je me contenterai d'un passe-port « pour l'Espagne, que monsieur délivrera à « deux amoureux avec qui je suis venu ici de « Paris. — Des amoureux ! Ah ! tout ce qui « aime m'inspire le plus vif intérêt ! »

Madame voulut voir les jeunes gens. Elle les accueillit, elle les caressa ; elle les

présenta à son mari. « Un moment, ma-
« dame, on ne délivre point de passe-port
« à des inconnus.... — Ce ne sont pas des in-
« connus, monsieur, puisque je vous les
« présente. — Mais, madame... — Mais,
« monsieur, ce sont de bons ou de mauvais
« sujets. Dans le premier cas, ils n'ont pas
« besoin de recommandation; dans le se-
« cond, c'est servir la France que l'en
« délivrer. — Encore une fois, madame... »
Madame embrassa, d'un air très-tendre, son mari, qui n'était pas accoutumé à cela. Elle lui passa la main... sous le menton; elle le cajola de toutes les manières. Elle fut infidèle au capitaine et s'en repentit amèrement; mais elle eut le passe-port, et le lendemain nos jeunes gens partirent pour Ax, chargés des vœux bien sincères que formèrent pour eux le capitaine et son obligeante amie.

A défaut de voitures publiques, ils en

prirent une particulière, et ils s'en trouvèrent au mieux. Les scrupules d'Estelle étaient évanouis; elle se livrait sans réserve à l'amour le plus tendre. Valentin était dans la première ivresse du bonheur. Ils arrivèrent à Ax, sans s'être aperçus qu'ils avaient voyagé.

Un muletier, qui avait amené là une belle fugitive de Lérida, que son amant était venu attendre en cette ville, pour s'épargner le désagrément d'une enquête criminelle, ce muletier, qui allait d'auberge en auberge, cherchant des voyageurs pour le retour, proposa à nos jeunes gens de les conduire jusqu'à Madrid, si cela leur convenait. Ses mules étaient excellentes, et sa litière était commode. Valentin pensa de suite qu'une litière est préférable à un carrosse, et il s'arrangea avec le muletier.

On part gaîment; on s'enfonce dans les

Pyrénées; on dîne, on couche dans des auberges détestables, et l'amour trouve un trône partout. On descend dans les plaines d'Espagne; on n'entend plus un mot de ce que disent ceux à qui on parle, et on s'en console aisément; quand on est deux et qu'on a toujours quelque chose à se dire, on se passe volontiers d'autres interlocuteurs, et pour les besoins de la vie, il est des signes qui disent clairement : *A boire! à manger! un lit!*

On arrive aux portes d'Urgel. Un seigneur, on ne voit que cela en Espagne, un seigneur brûlé du soleil, sec comme un parchemin, fort mal vêtu, et armé d'une longue hallebarde, était planté là pour attendre les voyageurs. Comme sa seigneurie ne savait pas lire, elle dédaigna de regarder le passe-port de nos jeunes gens, et elle chargea un autre seigneur, qui bâillait dans un corps-de-garde enfumé, de les

conduire chez sa seigneurie le corrégidor du lieu.

Le corrégidor était un homme de cinquante ans, vain.... comme un Espagnol, ignorant comme un capucin, et il avait fait écrire en grosses lettres, pour ne pas l'oublier, au-dessus de son grand fauteuil vermoulu : AUCUN FRANÇAIS NE PEUT ENTRER EN ESPAGNE S'IL N'EST PORTEUR D'UN PASSE-PORT DE MONSEIGNEUR L'AMBASSADEUR DU ROI A LA COUR DE VERSAILLES.

Quand nos jeunes gens lui furent présentés, il dédaigna de se lever ; il leur fit signe de la main d'attendre, et il acheva de réciter son rosaire, occupation très-louable sans doute, mais qui ne donne pas d'intelligence à ceux qui n'en ont pas reçu de la nature.

Après une grande demi-heure, il laissa retomber son rosaire, attaché à sa cein-

ture ; il tira son bras décharné de dessous un manteau crasseux, et il l'allongea pour recevoir le passe-port. Il chercha d'abord le sceau de monseigneur l'ambassadeur, et ne l'y voyant pas, il se leva pour relire la fatale inscription apposée au-dessus de son fauteuil. Cette formalité indispensable étant remplie, il envoya chercher un alcade, déserteur du service de France, qui à force de réciter des rosaires, avait captivé la bienveillance de sa seigneurie ; laquelle l'avait élevé, par dégrés, au poste brillant qu'il remplissait alors.

Estelle et Valentin s'ennuyaient beaucoup de tant de lenteurs. Les pauvres enfans étaient loin de prévoir le dénoûment.

L'alcade arrivé ; il les interroge en français ; il leur traduit l'inscription, si cruelle pour eux, que monseigneur le corrégidor vient de relire une seconde fois. Estelle pleure ; Valentin s'écrie qu'il ignorait cet

usage-là ; que s'il en avait eu connaissance, il aurait facilement obtenu les papiers nécessaires. On lui réplique que lui et son frère sont des aventuriers, et qu'on va les conduire en prison. Estelle sanglotte ; elle s'évanouit. Valentin dit qu'on vit en prison comme ailleurs, et il se lève, pour prendre la main d'Estelle et suivre avec elle le seigneur alcade. Il s'aperçoit qu'elle est sans connaissance, il s'emporte, il jure, et monseigneur, après s'être fait traduire ses imprécations, prononce que les délinquans seront mis au cachot.

Mais comme on ne va pas là en carrosse, qu'il n'y avait pas de charrette disponible en ce moment, qu'Estelle ne pouvait marcher, et que la jeunesse et la figure du prétendu jouvenceau inspiraient quelqu'intérêt, le corrégidor sonne, il demande à une espèce de duègne, chargée du soin de sa lugubre maison, des sels et de l'éther, et en

attendant tout cela, il s'avance pour déboutonner la veste d'Estelle et lui dénouer sa cravate. Valentin le repousse rudement, et c'est un crime nouveau. L'alcade repousse Valentin, et Valentin rosse l'alcade. La vieille laisse tomber l'éther et les sels, et appelle la garde. On serre, on presse Valentin, qui se défend comme un lion. Il cède au nombre, et quand on le tient, on le garotte. Forcé de rester dans l'inaction, ses yeux cherchent et trouvent Estelle; elle a repris l'usage de ses sens; mais leur secret est découvert : l'opiniâtre corrégidor a souillé de ses mains noires des trésors qui n'étaient réservés qu'à l'amour.

On ne se hâte jamais de prononcer contre une fille charmante, et on aime à se débarrasser d'un témoin incommode. Le décret du corrégidor fut exécuté à l'instant sur la personne de Valentin. On le mit au cachot.

Parbleu, se dit Valentin, il est fort désagréable d'être logé ici. Cependant ces murs sont secs, ma paille est fraîche, et je pourrais être bien plus mal.... Mais Estelle?... Estelle m'aime; elle me sera fidèle; elle n'ira pas loin, car elle n'a pas le sou. Quand je sortirai d'ici, nous nous reverrons avec un plaisir, que la satiété commençait à émousser. Allons, allons, tout est pour le mieux.

Mais que faisait Estelle, pendant que son amant philosophait dans son cachot? Elle pleura d'abord beaucoup; cela soulage. Elle demanda à être réunie à son cher Valentin, et le seigneur corrégidor lui répondit gravement que les mœurs publiques ne lui permettaient pas d'accéder à sa demande. Estelle pleura plus fort, et sa seigneurie la trouva plus belle et plus intéressante. Estelle cessa de pleurer, c'est tou-

jours ainsi que finissent les grandes douleurs, et quand elle put entendre le langage de la raison, le corrégidor lui adressa ce discours mémorable.

« Vous auriez suivi à Madrid un étourdi, « qui paraît avoir les passions très-vives, « et qui vous aurait abandonnée à la pre- « mière occasion; vous êtes tombée dans « mes mains pour que je détourne de vous « la griffe de Satan. Vous êtes jeune et jo- « lie; je suis vieux; mais j'ai des yeux et « un cœur. Vous avez commis des fautes; « nous les expierons ensemble. Je veillerai « sur vous, comme un tendre père, et je « répondrai de votre sagesse, parce que « vous ne sortirez pas de ma maison. Inès, « ma vieille gouvernante, va vous donner « les habits de votre sexe; vous serez plus « jolie encore, et si je suis satisfait de vos « manières.... »

Estelle interrompit ici l'orateur, qui, avec le genre d'esprit que vous lui connaissez, s'était interrompu trente-deux fois pour trouver la suite de ses phrases et prévenir, par son éloquence, la belle Estelle en sa faveur. La belle Estelle protesta qu'il lui était égal que sa seigneurie eût un cœur et des yeux; qu'elle n'avait commis que de très-jolis péchés, et que s'il fallait absolument qu'elle les expiât, ce ne serait pas avec le corrégidor d'Urgel. Elle protesta que si on ne lui rendait Valentin, elle allait crier par la ville que sa seigneurie n'enfermait les amans que pour convertir d'une façon nouvelle les petites Madeleines de Paris. Le corrégidor lui répliqua que Valentin n'avait pas de passe-port, qu'il s'était mis en révolte ouverte contre la magistrature; qu'il avait cassé le nez et trois dents à un alcade, qu'il méritait la mort, et

que si elle faisait le moindre bruit, il serait pendu dans huit jours; que si au contraire, elle était calme et docile, il sortirait du cachot le lendemain.

L'idée de Valentin pendu glaçait le sang d'Estelle. Sa mise en liberté, solennellement promise, ramenait l'espérance dans son cœur. Valentin libre trouverait bien quelques moyens de se rapprocher d'elle; il la tirerait, n'importe comment, des mains de toutes ces sales seigneuries, et ce qui pouvait leur arriver de pis était de rentrer en France, à l'aide du passe-port dont ils étaient encore porteurs. Une fille de dix-sept ans, et qui aime, ne manque jamais de tout arranger pour le mieux. Estelle marqua une tranquillité qui n'était pas feinte; elle était tout au plaisir de revoir son amant. Mais semblable au chat, qui a toujours une pate en l'air, elle avait

l'œil à tout, et une égratignure marquait la face vénérable de sa seigneurie, lorsqu'elle voulait s'approcher de trop près.

Ah ! pensait le corrégidor, cette fille-là est véritablement d'une sagesse exemplaire, et il faut que ce petit coquin, qui est en prison, lui ait donné quelque philtre. Attendons que l'effet en soit dissipé, pour faire valoir notre rang, notre fortune, et une figure incontestablement très-distinguée.

Le corrégidor était une bête, vous le savez ; mais souvent une bête entend mieux ses intérêts qu'un autre, parce qu'elle s'en occupe sans cesse. Celle-ci sentait bien que plus Valentin serait éloigné et plus le philtre cesserait d'opérer. Il est des bêtes qui ont de l'honneur à leur manière, et celui du corrégidor était engagé à ce que Valentin sortît de prison le lendemain ; mais il

est des capitulations de conscience au moyen desquelles on concilie tout.

En conséquence, le lendemain, de très-bonne heure, Valentin reçut la visite d'un sergent, d'un caporal et d'un soldat des Gardes Wallonnes. Ces messieurs attendaient à Urgel les Français bien constitués, mais sans pain, et qui n'avaient rien de mieux à faire que de manger celui qu'on leur offrait. Le sergent déclara à Valentin que le roi d'Espagne serait fort aise d'avoir à son service un joli garçon comme lui. Valentin répliqua qu'il était déjà au service d'Estelle, et qu'il ne voulait pas changer de maître. D'après cette réponse, le sergent et le soldat placèrent poliment le prisonnier sur le ventre, et le caporal lui appliqua vingt-cinq coups de canne sur les fesses. Valentin ne concevait pas que le roi d'Espagne, qui aimait tant les jolis gar-

çons, les fit traiter ainsi. Ah ! disait-il, quand le caporal eut reporté le bout de sa canne à terre, peut-être si j'étais laid, en eussé-je reçu cinquante coups. Une jolie figure sert toujours à quelque chose.

Le sergent réitère sa proposition, et Valentin répète son refus d'y accéder, en se frottant le derrière. On s'empare de nouveau de lui, au nom du roi d'Espagne, et on double la dose. « Je vois, dit Valentin, « que vous n'êtes pas disposés à finir, et, « selon les apparences, vous ne vous fati- « guerez pas les premiers. Au reste, je ne « veux pas mettre votre persévérance à de « plus longues épreuves; je vais signer. »

On lui présente un papier, en tête duquel était imprimé en grosses lettres : *Engagement* VOLONTAIRE ; et pour prouver que Valentin s'était volontairement engagé, on lui fit traverser la ville, avec les menottes; on le conduisit au village de Pla, où les

recruteurs avaient leur dépôt; on en tira sept à huit jolis garçons, des mains desquels on s'était assuré, et on leur fit prendre le chemin de Madrid, escortés par un caporal et quatre soldats du corps brillant dans lequel ils allaient avoir l'honneur de servir.

Voilà qui est singulier, pensait Valentin : il y a quinze jours, j'étais chanoine, et aujourd'hui me voilà soldat. Ma foi,

Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Et puis je peux faire mon chemin.... si pourtant je ne déserte pas. Mais Estelle?... Je l'aime tant!... et on me l'a fait changer contre un mousquet!... Hé bien! ne vais-je pas pleurer? Ai-je quelques reproches à me faire? Des larmes me rendront-elles ce que j'ai perdu? Non, non, je n'en verserai pas : il faut savoir supporter le mal, comme

on sait jouir du bien. D'ailleurs si je me fais mourir de chagrin, Estelle n'en sera pas plus heureuse, et je dois me conserver pour elle; ainsi vive la joie, la chansonnette et le bon vin... Mais cette chère Estelle, que va-t-elle devenir? Ah! elle aura bien quelques petites aventures, qui probablement seront plus gaies que les miennes; mais ce ne sera pas sa faute, et quand nous nous rencontrerons, je la reprendrai comme une veuve respectable, qui aura conservé tous ses droits sur mon cœur. Allons, allons, ne pensons plus à tout cela.

Bientôt Valentin répandit la gaîté autour de lui. Les jolis garçons, qui avaient les mains aux mains, riaient de ses contes, et le caporal commandant, qu'amusait son jeu de physionomie, lui faisait l'honneur de lui frapper quelquefois sur l'épaule. Quand on s'arrêtait à une auberge, qui

n'était pas détestable, Valentin régalait le détachement d'un *olla-podrida* qui le faisait sentir l'ail pendant vingt-quatre heures, et d'un vin qui puait le bouc à faire reculer d'une lieue nos gourmets de Paris. Le caporal trouvait ces procédés-là fort honnêtes et fort agréables, ce qui pourtant ne l'empêchait pas de mettre en prison Valentin et ses camarades dans toutes les villes ou bourgades où on passait la nuit.

Après quinze jours d'une route, qui, sans les saillies de Valentin, eût ressemblé à une marche funéraire, on entra dans la magnifique ville de Madrid, qui cependant ne vaut pas Paris, Londres, Manheim, ni même Nancy. Tout le monde sait que cette superbe cité est arrosée par le fleuve Mançanarès, qui porte des ponts hardis, sous lesquels on passe à pied l'été, parce qu'il n'y a pas d'eau dans la rivière.

On arrive à la caserne de messieurs des

Gardes Wallonnes; M. le major prend le signalement de nos jolis garçons, et le fait afficher dans le corps-de-garde qui est près de la grille; il rassemble tous les sergens et chacun d'eux regarde attentivement de la tête aux pieds nos nouveaux venus. Vous ne devinez pas le but de ces formalités; je vais vous le faire connaître. Cela voulait dire que ces recrues ne devaient pas sortir des casernes; qu'au moyen de leur signalement on les reconnaîtrait à la grille, et que si le factionnaire était incertain, le sergent de garde serait appelé pour prononcer.

Le lendemain Valentin fut revêtu de l'habit du roi, richement galonné en fil; on lui mit un petit chapeau sur l'oreille et une longue épée au côté. On le fit passer sous le drapeau avec ses compagnons de voyage, et on leur notifia qu'ils venaient de prêter serment de fidélité au roi. M. le major ajouta, d'un air tout-à-fait aimable,

que la conséquence de leur prestation de serment était que celui qui déserterait et qui serait repris passerait par les armes. C'est ce que nous appelons en France être *fusillé*.

Valentin aurait été fort aise de voir la ville de Madrid, et de s'y amuser un peu pour son argent. Comme cela n'était pas possible, il chercha à tirer le meilleur parti de l'enceinte qu'il lui était défendu de franchir. Il trouva cinq à six cours, la plupart plantées de grands arbres, et offrant des jeux très-intéressans, auxquels il était difficile de perdre vingt sous en vingt-quatre heures. Dans une des cours était la boutique d'une cantinière qui aimait les jolis garçons autant que le roi, et qui s'en faisait servir d'une manière plus directe. Dans une autre de ces cours était la salle d'escrime, dont le *professeur* vint saluer Valentin. Il lui protesta que son art était le

premier de tous, en ce qu'il développe le corps, lui donne de la grâce, fait la sûreté de celui qui l'exerce, et le met à même de tuer son homme à l'occasion. Tout cela s'apprenait moyennant dix réaux par mois.

Le matin, à cinq heures, le tambour roulait dans toutes les cours, ce qui signifiait pour Valentin, qu'il fallait prendre un fusil, le mettre sur son épaule, lorsqu'il voudrait le jeter par terre; marcher, quand il lui conviendrait de s'arrêter, et tourner à droite, quand il lui plairait d'aller à gauche. A neuf heures, il était libre jusqu'à cinq heures du soir, où il était encore obligé de faire abnégation de lui-même. Pendant le reste du jour, il pouvait aller jouer, tirer des armes et faire sa cour à la cantinière.

Cette cantinière était une femme d'une trentaine d'années, élancée, maigre et

noire comme une Espagnole. Le premier coup d'œil de Valentin ne lui fut pas favorable. Il la compara à Estelle, à qui elle ressemblait comme l'ortie à la rose; mais la cantinière était la seule femme établie dans le quartier, et quand on est seul, on devient nécessaire. Les yeux de Valentin se firent peu à peu à ces charmes rembrunis, et il n'avait plus, pour lui adresser ses vœux, qu'à devenir sourd au cri de sa conscience qui lui reprochait vivement une infidélité, qui pourtant n'était encore que d'intention. Oh! c'est une terrible chose que la conscience!

Cependant nous cherchons; tous, les moyens de la calmer, quand elle nous gêne, et nous avons presque toujours le malheur d'y réussir. Valentin se disait: J'ai promis à Estelle de lui être fidèle, et que peut-elle gagner à ce que je tienne ma promesse, lorsque nous sommes à cent lieues l'un de

l'autre, peut-être? Elle a pris envers moi le même engagement; et si elle le viole, en saurai-je jamais rien? Si un jour nous nous revoyons, elle me protestera qu'elle n'a vécu que pour moi; je lui jurerai la même chose; nous aurons l'air de nous croire, et c'est, au fond, ce que nous pourrons faire de mieux. Enfin Estelle est absente et la cantinière est là; vive la cantinière.

A propos d'Estelle, ne devrais-je pas vous parler un peu de ce qu'elle pense, de ce qu'elle dit, de ce qu'elle fait? Elle est si intéressante! Oui, mais Valentin est mon héros, et vous savez bien qu'une des règles du roman est qu'on ne perde pas de vue son principal personnage, à moins cependant qu'on se permette quelqu'épisode, ce qui fait languir l'action et ce que, par conséquent, je m'interdirai. Je reviens à Valentin.

La cantinière, qui paraît sur la scène, s'appelait dona Julia : elle était noble, parce qu'elle avait épousé le seigneur Mendoce, qui avait passé des écuries de M. le major à la cantine, moyennant une petite formalité : il avait été obligé d'épouser Julia, qui lui avait été proposée par le général colonel, dont elle avait été femme de chambre, selon toute l'acception du mot. Le seigneur Mendoce était bien la meilleure pâte de mari qui existât dans toutes les Espagnes, pourvu toutefois qu'il y trouvât son compte, et comme a dit un plaisant, aucun n'en meurt et beaucoup en vivent.

Valentin ne se souciait pas trop de la soupe du roi ; il avait de l'argent ; il voulait s'approcher de Julia ; elle tenait table ouverte ; il était tout simple qu'il allât s'y asseoir. Le seigneur Mendoce avait remarqué que le joli soldat portait un habit de drap fin, le chapeau de castor et le bas de

soie, ce qui annonce des ressources. Il mesura son accueil sur celles qu'il lui supposait; mais quand son œil eut pénétré au fond de la bourse de Valentin, sa bienveillance devint presque du respect. Il sollicita, pour lui, l'honneur d'être admis à la table de messieurs les sergens, ce qui fut refusé avec dédain, et ce qui contribua à arranger les affaires de sa femme et du jeune soldat.

Mendoce, piqué du refus qu'il avait essuyé, jura par saint Jacques, de Compostelle ou d'ailleurs, de dédommager Valentin de la manière la plus éclatante. Son couvert fut mis tous les jours à une petite table où personne n'était admis, et qui était placée près du comptoir de la signora. Au moyen de cet arrangement, Valentin faisait l'amour en dînant, en soupant, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Il apprit bientôt que la Dona avait deux

maris, l'un selon les lois, et l'autre qui avait été selon son cœur; mais comme tout s'use, ce cœur-là avait cessé de parler en faveur de l'adjoint du seigneur Mendoce, et il se prononçait plus fortement chaque jour en faveur de Valentin. Or, femme qui a de l'expérience et qui aime, sait aussi bien que Jean-Jacques que la punition de l'occasion perdue est de ne plus la retrouver. D'après cela la Dona s'empressa de saisir la première qui s'offrit, et elle proclama ce second adjoint le premier homme du monde.

Comme il est assez difficile de mener de front le mariage et deux intrigues, Julia jugea à propos de mettre Valentin dans son entière confidence. Elle sentait qu'il n'y avait que ce moyen-là de l'engager à prendre certaines précautions, nécessaires à son repos, et peut-être à sa sûreté. Il apprit donc qu'il avait l'honneur de partager les

bonnes grâces de la signora avec le seigneur Durillon ; sergent de la compagnie à laquelle il était attaché. Il eut connaissance des heures auxquelles se présentait son rival respectable ; on convint de celles où il pouvait venir, sans compromettre sa tendre amante ni lui, et il lui fut enjoint d'être très-circonspect, parce que le seigneur Durillon était jaloux comme un Espagnol, et qu'un sergent jaloux est toujours redoutable pour son soldat.

Un petit événement ajouta à la haute considération que le seigneur Mendoce avait pour Valentin. M. le major était un très-bon officier, qui avait reçu une éducation de gentilhomme. Il savait

. . . . tirer, boire et signer son nom,
Et se croyait savant comme feu Cicéron.

Or, plus on sait et plus on veut savoir, c'est l'ordinaire. M. le major jugea convenable d'apprendre le français à juste prix,

non pas le français des Pays-Bas, qu'il parlait parfaitement, mais celui de Racine, qui vaut un peu mieux. Il savait que Valentin avait fait de fort bonnes études; plus, qu'il avait été chanoine, et il n'en fallut pas davantage pour lui valoir la préférence sur tous les soldats qui composaient le régiment.

Il faut payer d'une manière quelconque ceux qui nous sont utiles, et M. le major, qui tenait singulièrement aux espèces, solda le premier trimestre, en faisant Valentin caporal. Valentin ne faisait avec plaisir que ce qui lui convenait, et c'était un pauvre soldat. Mais les distinctions élèvent l'âme, et notre héros, décoré des marques de son grade, marcha beaucoup plus droit, et fut s'offrir à l'admiration de dona Julia et de son époux, qui le salua jusqu'à terre, et qui, s'il l'eût osé, l'aurait remercié de l'honneur qu'il lui faisait en le....

Ce petit événement eut des suites sérieuses, et cela arrive quelquefois. Si Hélène n'avait pas été jolie, le royaume de Troye existerait peut-être encore; si Henri VIII n'avait pas été amoureux, les Anglais feraient maigre encore le vendredi et le samedi. Si Valentin n'avait pas été fait caporal, il serait encore soldat au régiment des Gardes Wallonnes. Mais les caporaux ne sont pas consignés au quartier, et celui-ci, en sa qualité d'instituteur de son major, jouissait de la prérogative de mener promener avec lui quelques soldats, dont il répondait. Il accordait ordinairement la préférence à ceux qui s'étaient, *volontairement*, engagés avec lui à Urgel.

Un peu plus attaché à ce qu'on lui disait être son devoir, depuis qu'il était monté en grade, il s'occupait sérieusement de son métier, pendant deux heures, le matin; ensuite il allait dîner et faire l'amour;

puis, il tirait des armes et courait les rues de Madrid jusqu'au soir.

Il est difficile à un joli homme de parcourir tous les jours les plus brillans quartiers d'une capitale, sans voir quelques aventures. L'habit de soldat n'a rien de bien engageant pour des femmes d'un certain état. Mais l'amour rapproche les conditions, ou plutôt il les fait disparaître. Une belle dame se souvint, en regardant Valentin à travers ses jalousies, que dans le bon vieux temps on avait vu des rois épouser des bergères. Il était tout simple que le beau caporal ne devinât pas, derrière une jalousie, l'objet divin qui brûlait pour lui, et une vieille femme obligeante se chargea de lui annoncer son bonheur. Il fut introduit clandestinement; son amour-propre et son cœur furent également flattés de ce nouveau triomphe, et dona Julia ne fut plus à ses yeux qu'une gargotière.

Gargotière ou autre, il n'est pas de femme qui ne tienne à ses intérêts et qui n'ait son grain de vanité. Julia s'aperçut avec douleur que Valentin ne faisait plus de prodiges ; elle en conclut qu'il partageait ses faveurs, et elle ne douta pas valoir infiniment mieux que celle qui lui dérobait le cœur de son amant. Elle ignorait, quoiqu'elle sût bien des choses, que l'amour ne brûle jamais deux cierges devant le même autel, et elle entreprit de rallumer les feux de Valentin.

Un jour, Mendoce était sorti, le sergent Durillon avait payé sa dette, et Valentin se disposait à s'aller promener avec ses protégés. Julia le voit, faisant la belle jambe dans la cour. Elle l'envoie appeler ; il arrive, après avoir recommandé à ses camarades de l'attendre.

Julia lui reproche son infidélité, et elle commence, sur la perfidie des hommes,

un discours qui paraît, à son auditeur, devoir être beaucoup trop long. Il l'interrompt brusquement et lui dit : « Je vous ai « aimée, c'est fort bien ; je ne vous aime « plus, ce n'est pas ma faute. » Cette manière de s'excuser ne peut plaire à aucune femme : Julia entre en fureur ; elle dit tout ce qu'une femme outragée peut adresser à un parjure, et Valentin se met à siffler un petit air.

Le sergent, qui lui avait arraché un engagement *volontaire* à Urgel, avait été remplacé par un autre et venait d'entrer, poudreux et haletant, dans la première cour du quartier. Durillon, son ami particulier, lui saute au cou, l'entraîne, le porte presque à la cantine, et demande de la limonade. Une servante maladroite les place dans une chambre voisine de celle où se passait l'orageuse explication.

Durillon reconnaît la voix de Julia, et

il prête l'oreille. Ce qu'il entend est très-clair et le révolte. Il veut savoir quel est l'insolent qui ose coiffer un homme de son importance ; il entre ; il reconnaît Valentin. Son indignation n'a plus de bornes ; il lève la canne sur le caporal, qui est Français. Celui-ci fait un saut en arrière et tire l'épée ; Durillon est forcé de se défendre. Son camarade accourt au cliquetis des armes, et il n'arrive que pour voir tomber Durillon. Valentin le reconnaît. « Ah ! co-« quin ! s'écrie-t-il, c'est toi qui m'a fait « administrer, à Urgel, soixante-quinze « coups de canne », et il le charge. Le sergent féraille un moment et tombe sur son ami Durillon.

Un caporal, qui a tué deux sergens, mérite, en Espagne, d'être pendu deux fois, et Valentin ne se souciait pas de l'être une. Il remet son épée sanglante, enferme Julia à double tour, traverse le quartier, sort

avec ses camarades, tourne cinq à six rues; et entre dans le premier cabaret, pour reprendre ses esprits et penser à ce qu'il va faire.

Après avoir fait de longues et profondes réflexions, il s'exprime ainsi : « Je ne pouvais me dispenser de tuer Durillon, qui voulait me déshonorer. J'avais encore les coups de canne de l'autre, non sur le cœur, mais sur les fesses, et on n'est pas fâché de se venger, quand l'occasion se présente. D'ailleurs, il eût répandu l'alarme et m'eût fait arrêter ; il était donc indispensable de tuer encore celui-là : ainsi je n'ai rien à me reprocher. Cependant comme les lois militaires sont positives, et qu'un conseil de guerre est inflexible, je ne vois qu'un parti à prendre, c'est de déserter. Adieu, mes amis, portez-vous bien, et vivez en joie. — Comment adieu ! nous ne quitterons pas

« notre caporal. Nous rentrerons en France, « où nous serons pendus tous ensemble. — « Ma foi, vous avez raison ; plus on est de « fous, plus on rit. »

Ce n'était pas le moment de faire des phrases et de s'arrêter dans un cabaret. Valentin avait encore une vingtaine de louis. Il en donna une partie à ses camarades ; leur enjoignit d'aller troquer, chez quelque Juif, l'habit du roi contre des guenilles, et de payer, sans marchander, ce que le fripon leur demanderait en retour. Ils devaient ensuite l'aller attendre où il avait l'habitude de les trouver en sortant de chez la duchesse de.... O mon Dieu ! quelle indiscrétion j'ai été sur le point de commettre ! J'allais nommer une de ces dames de haut parage que les romanciers mes confrères ne connaissent pas plus, que moi ma duchesse, et que, pour se donner un petit air de vérité, ils désignent par

trois étoiles. Or, je ne dois pas m'écarter des erremens de mes devanciers.

Valentin, travesti assez promptement, se rendit à l'heure accoutumée chez la duchesse des trois étoiles. Il lui raconta brièvement comme quoi il avait été dans la nécessité de tuer deux sergens, comme quoi il fallait fuir sans délai, et, toujours maître de lui, grâce à son rare caractère, il commença des adieux, qui n'étaient propres qu'à le faire regretter davantage. Madame la duchesse versait quelques larmes au premier adieu; elle pleurait au second, sanglotait au troisième; au quatrième, elle était près de suffoquer. « Ma foi, ma « chère amie, lui dit Valentin, je suis bien « fâché de vous trouver inconsolable; mais, « foi de déserteur, je n'ai plus de consola- « tions à vous offrir. »

Madame la duchesse, après s'être assurée du fait, pensa à mettre son amant hors de

la ville, se réservant, après son départ, de le recommander au grand saint Dominique. Elle mit en course la vieille, qui rentra une heure après, avec six équipages d'ermites complets. Les beaux cheveux de Valentin furent cachés sous un capuchon, qui lui tombait sur les yeux; madame, de ses mains blanches, le ceignit du fameux cordon; elle lui mit sur l'épaule la corne d'abondance, c'est-à-dire la besace, et pour l'y fixer, elle glissa un rouleau dans chacune des sacoches. Elle embrassa tendrement son bien-aimé, le mit à la porte, et recommanda tout bas à la vieille de lui en chercher un autre le lendemain.

Les uniformes séraphiques étaient divisés en deux paquets. Valentin en portait la moitié dans sa besace, et la vieille était chargée de l'autre. Il trouva ses camarades à l'endroit indiqué, et il les mena faire

leur toilette sous un pont du Mançanarès. Chacun fixa son épée sous sa souquenille, et on délibéra un moment sur la route qu'on prendrait.

Valentin avait été caporal, et sa gaîté et sa tournure d'esprit lui donnaient sur ses compagnons la plus grande influence. Il est vraiment des hommes qui semblent nés pour commander aux autres. Vous savez bien que Bérénice a dit, en parlant de Titus :

Qu'en quelqu'état obscur que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Ce qui est un peu fort ; mais, puisque Racine l'a pensé et rapporté après Bérénice, il ne m'appartient pas de m'étonner que Valentin ait été nommé, par acclamation, chef suprême de nos fuyards.

Il pensa avec sagacité que six ermites sortant ensemble de Madrid pourraient être remarqués. On convint de se diviser deux

par deux, de sortir de la ville par différentes portes, et de se rassembler au village de Paracuellos, qui est sur la route de Siguenza, laquelle conduit à Urgel.

Vous allez me demander comment j'ai la maladresse de renvoyer mon héros dans une ville où il a déjà été arrêté, incarcéré et bâtonné. Rappelez-vous ce fameux vers ;

La critique est aisée et l'art est difficile.

Et puis ne savez-vous pas que, de temps immémorial, les héros des romans, fidèles ou non à leurs princesses, ne manquent jamais de soupirer pour elles, quand ils n'ont rien de mieux à faire? Un sentiment confus disait à Valentin qu'il reverrait son Estelle; le corrégidor l'avait à peine regardé; l'alcade aurait pu le reconnaître; mais un jeune homme de dix-huit ans change et grandit en douze mois ; d'ailleurs le capuchon masque les trois quarts d'une

figure, et tout bien calculé, il n'y avait pas plus de dangers pour nos aventuriers de prendre la route d'Urgel que telle ou telle autre.

Si ces raisons-là ne vous paraissent pas suffisantes, je vous engage, monsieur qui me lisez, à en chercher de meilleures.

Valentin éprouvait d'abord quelque embarras, lorsqu'il passait devant un corps-de-garde. Mais il remarqua avec plaisir que le factionnaire ne manquait jamais de lui présenter les armes; les pauvres se mettaient à genoux et lui demandaient sa bénédiction. On ne pense pas à inquiéter un homme pour qui on a tant de respect. Valentin admira la prévoyance de la duchesse des trois étoiles, qui avait préféré le froc aux plus riches habits; il sortit de Madrid en lui adressant, par la voie de l'air, un dernier remercîment, et il ne pensa plus à elle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

00099929

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015